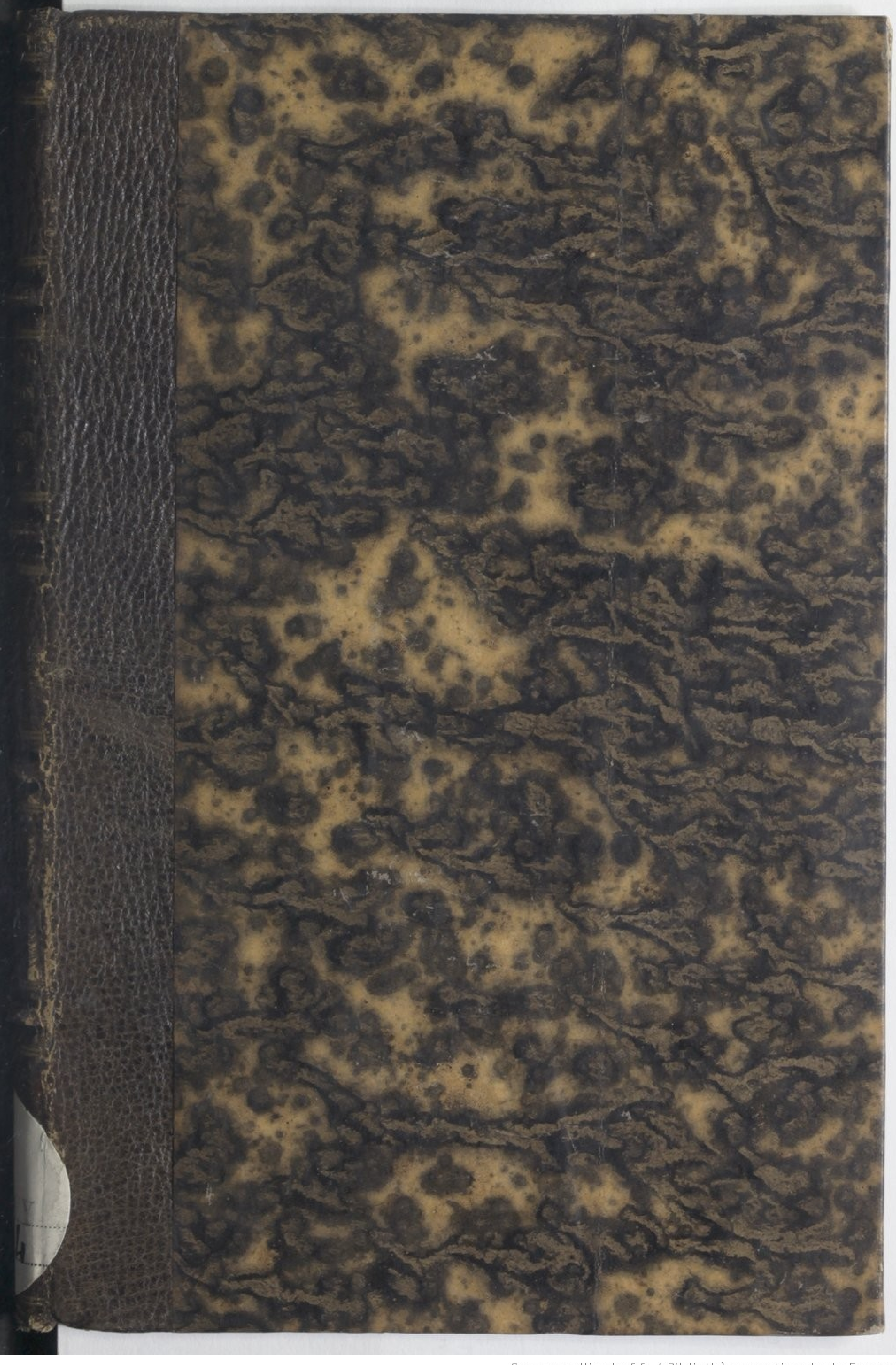
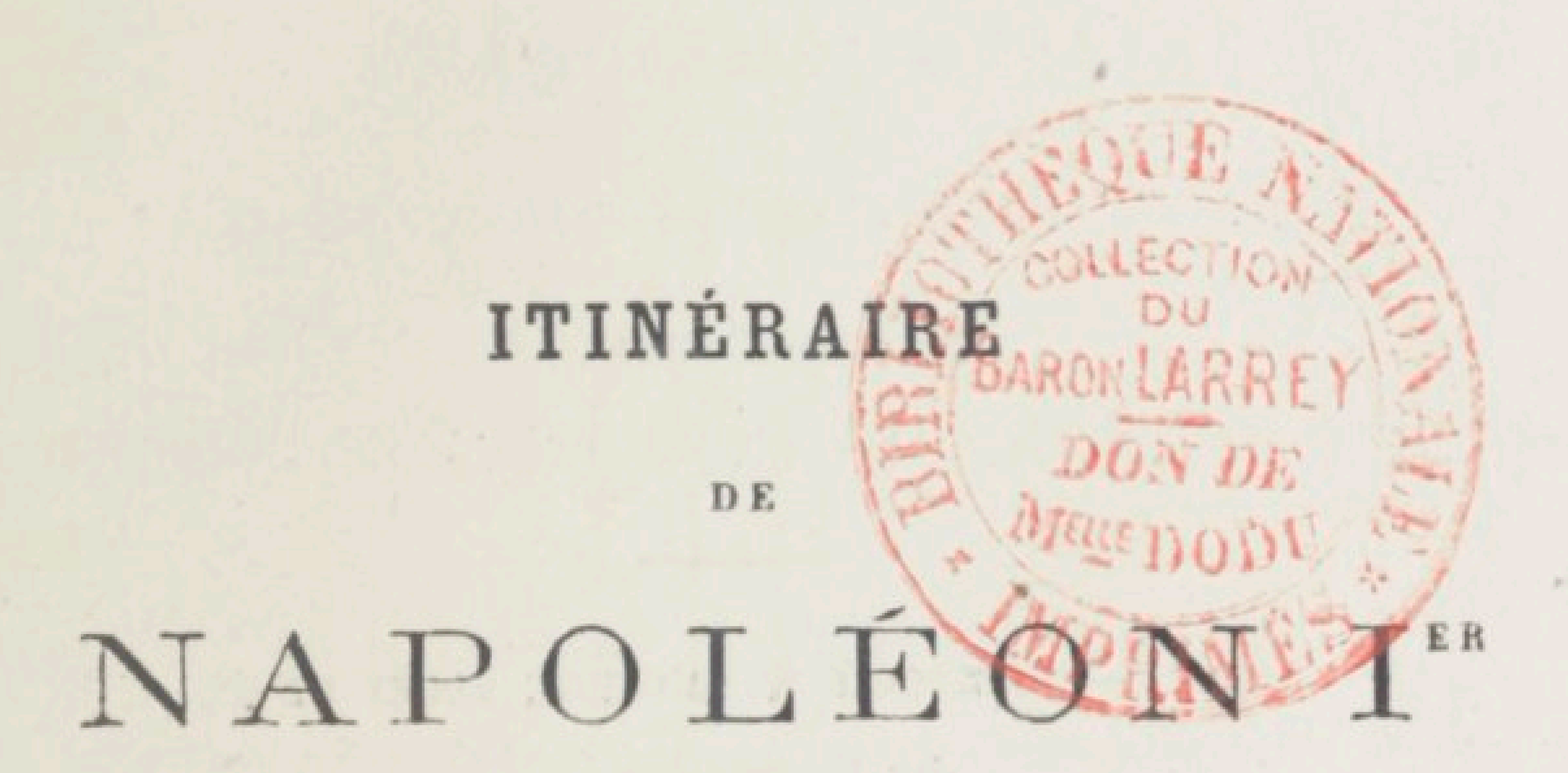
# Itinéraire de Napoléon Ier de Smorgoni à Paris, épisode de la guerre de 1812, premier extrait des Mémoires militaires et [...]










# ITINÉRAIRE

DE

# NAPOLÉON Ier

*DE SMORGONI A PARIS*

(6-18 décembre 1812)

PARIS. — IMPRIMERIE W. REMQUET, GOUPY ET Ce,
rue Garancière,

# ITINÉRAIRE

DE

# NAPOLÉON I^ER

## DE SMORGONI A PARIS

Épisode de la guerre de 1812

PREMIER EXTRAIT

DES MÉMOIRES MILITAIRES ET POLITIQUES INÉDITS

DU

**BARON PAUL DE BOURGOING**

Sénateur, ancien ambassadeur en Espagne, ancien ministre de France
en Allemagne et en Russie.





**PARIS**

É. DENTU, ÉDITEUR

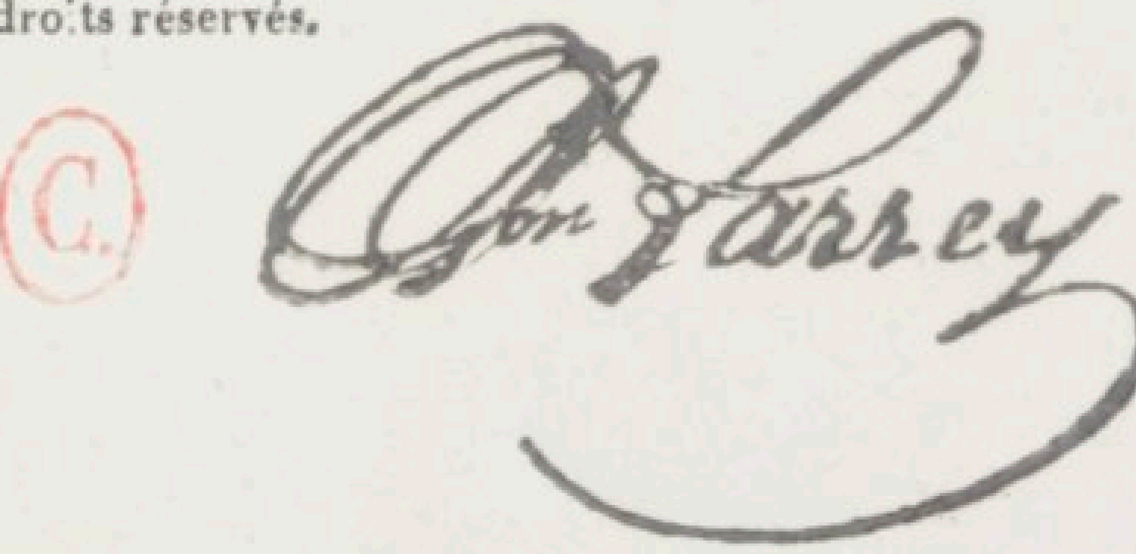
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

13, galerie d'Orléans, 13

—

1862





# ITINÉRAIRE

DE

# NAPOLÉON Ier

## DE SMORGONI A PARIS

Le 5 décembre 1812, l'empereur Napoléon partit d'une ville de l'empire russe, pour se rendre à Paris et y organiser promptement une nouvelle armée. J'ai assisté à ce départ si diversement apprécié, et je puis, comme témoin oculaire, en décrire toutes les circonstances.

L'élite de nos écrivains a consacré de longues années à la recherche des informations les plus

étendues, pour raconter avec impartialité toutes les phases des brillants succès et des revers d'un règne glorieux. Mais à côté de ces consciencieux travaux, peuvent encore se placer quelques relations particulières plus détaillées et plus précises. Près de cinquante années se sont écoulées depuis la retraite de 1812 ; et les derniers témoins de cet immense désastre, s'ils ont encore à éclaircir quelques points douteux, doivent se hâter de raconter ce qu'ils savent de faits importants et demeurés inconnus.

Les premières scènes de ce récit sont seules extraites des Mémoires inédits que j'ai écrits sur les événements militaires et politiques dont je fus le témoin. Quant à la relation du voyage, jour par jour, dans toute son étendue, depuis les plaines glacées de la Russie, à travers une nuée de cavaliers ennemis, jusqu'aux grilles des Tuileries, je la dois à un Polonais, alors officier d'ordonnance de l'Empereur, le brave

comte Dunin Wonsowicz, l'un des compagnons de voyage désignés, dans un moment si grave, par l'estime et la confiance de Napoléon. Cet officier a bien voulu, tout récemment, me communiquer ce qu'il avait écrit à ce sujet peu de temps après l'événement.

La tardive publication dont l'un de mes anciens frères d'armes de Moscou veut bien me permettre de devenir l'organe, est appelée, par l'authenticité et la nouveauté des détails qu'elle contient, à combler une véritable lacune dans l'histoire de la guerre de 1812.

# CHAPITRE I

LE DÉPART. — LES TROIS VOITURES. — LE TRAÎNEAU PRÉCURSEUR — L'ESCORTE.

Smorgoni est une petite ville lithuanienne du palatinat de Wilna, devenue célèbre aujourd'hui, parce que c'est de là que l'empereur Napoléon quitta l'armée pour se rendre à Paris, où sa présence était devenue nécessaire. La pensée politique dut l'emporter dans cette grave circonstance sur les considérations qui auraient pu le retenir à la tête de ses troupes. Ce qui importait le plus dans l'intérêt même du salut

de notre armée, c'était de se montrer vivant et redoutable encore, malgré ce revers.

Il fallait se présenter à l'Allemagne déjà chancelante dans ses dispositions, et en partie dégoûtée de son alliance avec l'Empereur ; il fallait, sans tarder et de nouveau, lui faire subir l'ascendant de sa présence. Il fallait faire connaître à la France inquiète et sourdement agitée, il fallait apprendre aux amis douteux, aussi bien qu'aux ennemis secrets, que Napoléon n'avait point succombé dans le terrible désastre qui venait de frapper ses légions.

La dispersion des régiments était complète dans les premiers jours de décembre 1812, une partie de nos corps d'élite campait encore le soir par fractions de bataillons ou de pelotons graduellement diminués ; mais pendant la journée, la majorité de cette multitude de soldats, français et alliés, marchait sans ordre ni discipline. Depuis quelques jours, cependant, nous

étions entrés dans les régions lithuaniennes, où le dénûment était un peu moins affreux que dans les contrées que nous avions traversées en partant de Moscou.

Le 5 décembre, nous venions d'arriver, après une marche pénible, sur la place de Smorgoni où se trouvait la maison devenue quartier-général de l'Empereur. Nos généraux avaient conservé leurs chevaux, mais la plupart de leurs aides de camp en étaient réduits à faire la route à pied. Ces états-majors cheminaient péniblement; on partait ensemble le matin, mais on était bientôt échelonné sur la route selon l'inégalité des forces de chacun; toutefois, on se réunissait autant que possible le soir; l'affection mutuelle semblait redoubler par ces misères croissantes supportées en commun.

J'avais alors vingt ans et le grade de sous-lieutenant adjudant-major dans la jeune garde;

j'étais attaché, comme officier d'ordonnance et comme interprète, au général de division comte Delaborde, qui commandait une division des tirailleurs et voltigeurs, à laquelle était joint le contingent de Hesse-Darmstadt.

Ce jour-là, le général entra chez l'Empereur avec le duc de Trévise, chef de notre corps d'armée; tous deux en ressortirent peu de temps après. Ils avaient sans doute déjà reçu l'avis d'un départ, ou du moins ils l'avaient pressenti; mais aucune trace d'inquiétude ne se montrait sur leur visage. Ces deux hommes, dont je vénère et chéris la mémoire, étaient de ceux qu'aucun revers, qu'aucune souffrance ne découragent, qu'aucune prévision n'intimide.

Le duc de Trévise, illustré déjà par la victoire d'Ocaña, en Espagne, et par la conquête de d'électorat de Hanovre, avait, dans cette campagne de Moscou, donné de nouvelles preuves

de son courage impassible. A Lutzen, son corps d'armée contribua puissamment à la victoire; toute sa vie offrit un constant modèle d'honneur et de fidélité.

Le général Delaborde, en raison des infirmités contractées à la guerre, paraissait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en effet. Vers la fin de la campagne de Russie, il ne pouvait monter à cheval que soutenu par ses aides de camp, mais il était doué d'un cœur intrépide et d'une ardeur entraînante. Une fois à la tête de ses colonnes d'attaque, je le vois encore en souvenir, le contraste d'un dos voûté, d'un visage vénérable et de tout le feu de la jeunesse, électrisait sa division, dont il était adoré. Il avait débuté dans la carrière des armes parmi nos héroïques volontaires de 1792. Son abord était un peu brusque, et son langage avait parfois une tournure soldatesque qu'il lui donnait à dessein, car il était instruit et même lettré :

je l'ai vu converser en très-bon latin avec des moines polonais, les trinitaires d'Antokol, de Wilna.

En sortant de la maison qu'occupait l'Empereur, et autour de laquelle on remarquait une grande activité, le duc de Trévise et le général Delaborde s'entretinrent quelque temps avant de se séparer; le maréchal annonça un ordre important qui serait donné dans la soirée aux principaux chefs de l'armée. J'entendis aussi le général prononcer ces paroles : « Il va se passer un fait bien inattendu, mais, selon moi, nécessaire; résignons-nous et ne nous décourageons pas. »

Nous vîmes passer en ce moment un certain nombre de petits chevaux polonais conduits par des paysans; il est probable qu'ils étaient achetés pour les voitures de l'Empereur. Ces chevaux, trouvés dans le pays, étaient en bien meilleur état qu'aucun de ceux qui avaient subi

avec nous les fatigues et les privations de la retraite.

Voici de quelle façon je fus témoin du départ de l'Empereur. On avait décidé qu'il aurait lieu la nuit, et les personnes indispensables avaient seules été prévenues. Traverser ce pays, où les batteurs d'estrade de l'armée ennemie s'étaient déjà répandus, semblait, aux plus hardis, une entreprise pleine de périls que la prudence conseillait de tenir secrète.

Je vis partir les voitures qui emportaient l'Empereur, marchant naguère encore à la tête de soldats innombrables. C'était un fait très-grave pour chacun de nous; mais, comme il arrive souvent, les témoins du dernier acte de ce drame funeste n'en furent pas aussi frappés que ceux qui lisaient, à distance, le détail de nos maux. Pour mon compte, j'avais alors toute l'insouciance, l'abnégation personnelle et le dévoûment absolu de mes jeunes contemporains;

quelques vétérans seuls murmuraient en ce moment; quant à nous, ce départ ne nous causa ni surprise, ni inquiétude, et il ne me laissa d'autre souvenir que celui du spectacle curieux d'un grand événement historique.

Nous venions d'entrer dans l'*izba* ou petite maison de bois que nous devions occuper cette nuit-là, pour nous remettre en marche dès les premiers rayons du jour. Arrivé dans ce modeste réduit, le général me parla d'une façon qui ne se ressentait nullement de la triste gravité des circonstances.

« Eh bien! me dit-il, on m'annonce que l'Empereur va envoyer aux généraux de division un ordre important et pressé. Je ne sais comment je pourrai le lire; la provision de bougies de ma voiture est épuisée, et je ne vois à notre portée aucun feu de bivouac dont la clarté puisse y suppléer. Chargez-vous, en conséquence, d'entretenir la seule lumière dont nous

disposions ici. » Il me montrait, en me parlant ainsi, le matériel primitif dont la population lithuanienne se sert pour éclairer l'intérieur de ses chaumières, c'est-à-dire de longues et minces planchettes résineuses de sapin, d'une longueur de trois ou quatre pieds, nommées en langue polonaise *luczíwa*. On plante ordinairement ces lattes gigantesques debout ou inclinées dans un bloc de bois servant de chandelier.

« Je vous recommande, ajouta le général, de ne pas laisser éteindre votre feu. Veillez pendant que je vais dormir. Vous le voyez, mon ami, c'est une occupation de vestale que je vous donne là; rappelez-vous que c'est pour lire un ordre de l'Empereur que vous allez entretenir le feu sacré. Il veut, dit-on, parler ce soir à plusieurs de ses généraux; le bruit court qu'il songe à partir pour la France; peut-être va-t-il me faire appeler auprès de lui. Il faut

que je puisse lire son ordre sur-le-champ; je ne voudrais pas être en retard d'un seul instant dans une circonstance pareille. »

J'obéis avec empressement au brave général Delaborde.

J'entretins la lumière avec soin. Chacune des grandes planchettes de sapin brûlait pendant cinq minutes environ; dès qu'elle approchait de sa fin, je la remplaçais par une autre.

J'avais accompli plusieurs fois cette opération et le général était déjà profondément endormi, lorsque mes regards se portèrent vers la fenêtre qui donnait sur la rue; notre izba, située à droite de la route parcourue par l'armée, était l'une des dernières de la ville. Mon attention fut attirée par la vue de deux chasseurs à cheval de la vieille garde, de cette troupe célèbre formée à l'époque de l'expédition d'Égypte, et nommée dans le principe régiment des guides. Ils étaient reconnaissa-

bles, dans cette nuit brumeuse, à leur manteau vert foncé se détachant sur un fond de neige, et à leurs immenses colbacks d'ourson noir, que leurs successeurs actuels ont eu raison de conserver comme un glorieux souvenir. Ces deux cavaliers, cette avant-garde, ces éclaireurs d'une marche aventureuse, pressaient bravement l'allure de leurs chevaux épuisés. Ils se hâtaient autant que le permettaient la neige et le verglas dont la route était couverte. L'un d'eux fit un faux pas tout près de la fenêtre d'où je le regardais avec tant de sympathie ; je le vis tomber et presque s'abattre sous mes yeux. Je compris immédiatement ce que signifiaient ces deux cavaliers se pressant ainsi, à cette heure, et dans une pareille nuit. Ils devancent l'Empereur ! m'écriai-je. Peu d'instants après, je voyais défiler un traîneau, puis trois voitures de formes diverses, parmi lesquelles distinguai le coupé de l'Empereur que nous

connaissions si bien; les deux dernières voitures étaient, selon l'usage de ces contrées, irrégulièrement attelées de plusieurs chevaux grands et petits.

Un peloton fermait la marche. Dès que j'eus aperçu les premiers cavaliers de cette escorte, j'éveillai à la hâte le général, couché dans la pièce voisine; mais les voitures avaient passé si rapidement, qu'il ne put arriver à temps pour les voir. Il jugea comme moi, d'après la description que je lui fis, que c'était l'Empereur qui mettait à exécution le projet annoncé.

Le général Delaborde me dit alors avec son bon sens ordinaire : « Il a raison, il n'a plus rien à faire ici, c'est en France que son devoir l'appelle sans tarder; il a, comme empereur, à Paris dix fois plus de valeur qu'au milieu de nous, près d'une armée désorganisée. »

Nous avions, en effet, déjà reçu la nouvelle de la conspiration de Malet, qui, dans la nuit

du 2 au 3 octobre, avait, pendant quelques heures, présenté à Paris des chances de réussite : nous comprenions, en outre, la profonde sensation que, dès ce moment, devait produire, en France et dans toute l'Europe, le récit du désastre dont nous étions les témoins.

# CHAPITRE II

ARRIVÉE AU RELAIS D'OSZMIANA. — CETTE VILLE VIENT D'ÊTRE ATTAQUÉE PAR UN CORPS ENNEMI. — L'EMPEREUR CONTINUE SA ROUTE MALGRÉ LES CONSEILS QUE LUI DONNENT SES GÉNÉRAUX. — IL REPART A DEUX HEURES DU MATIN.

L'Empereur, décidé à franchir, en pays ennemi, la distance qui le séparait du Niémen, dut penser à s'entourer d'une élite d'hommes courageux, résolus à payer de leur personne.

Les plaines de la Lithuanie, qu'il fallait traverser, sont habitées en partie, surtout dans la région du nord, par une population qui parle

un idiome particulier. La langue polonaise est toutefois d'un usage général dans les villes et dans les maisons de poste; dans la plupart des villages on la comprend à l'égal du lithuanien; un interprète était nécessaire. L'Empereur désigna à cet effet un jeune Polonais, le comte Dunin Wonsowicz[1], son officier d'ordonnance. Cet officier, aussi courageux qu'intelligent et dévoué, a écrit sous le titre *Pamientniki*[2] (Souvenirs) une relation qui m'a fourni les principaux éléments du récit qui va suivre.

L'Empereur était arrivé à Smorgoni le 5 décembre, à deux heures après midi. Il avait couché la veille au château de Bieliça, appartenant au comte Zoçal. Vers le soir, il fit appeler son officier d'ordonnance et lui demanda tout d'abord, et sans entrer dans aucun détail, s'il était bien prémuni contre le froid. Celui-ci

[1] Wąsowicz.
[2] Pamiętniki, d'après l'orthographe polonaise.

ayant répondu qu'il n'avait pris aucune précaution de cette nature, l'Empereur lui dit :

« Je vais vous faire donner des bottes fourrées et une pelisse d'ours ; puis vous partirez sur-le-champ pour Wilna avec Caulaincourt. Mais dépêchez-vous, et ne parlez à qui que ce soit de ce projet. »

Le départ eut lieu à huit heures du soir. Le convoi se composait de trois voitures et d'un traîneau. Dans la première voiture, un coupé de voyage, se trouvait l'Empereur et le général de Caulaincourt, duc de Vicence ; le mamelouk Roustan était assis sur le siége. Dans la seconde, se placèrent le maréchal Duroc et le comte de Lobau ; dans la troisième, le lieutenant général comte Lefebvre-Desnouettes, colonel des chasseurs à cheval de la garde, un valet de chambre et deux valets de pied. Dans le traîneau, enfin, l'Empereur fit entrer le comte Wonsowicz et un piqueur nommé Amodru. Ce

fut ce dernier qui, dès le commencement du trajet, apprit à l'officier polonais que leur destination était non point Wilna, mais Paris. Un peloton de trente chasseurs à cheval de la garde, choisis par le général Lefebvre-Desnouettes, parmi les plus valides et les mieux montés de ce régiment, servait d'escorte.

Le traîneau prit la tête du convoi, et comme il avançait plus facilement que les voitures, il arriva une heure plus tôt au premier relais, nommé Oszmiana. Dès ce moment, on comprit combien l'entreprise de devancer l'armée était périlleuse. En arrivant à Oszmiana, au milieu de la nuit, le comte Wonsowicz fut surpris de trouver le commandant de cette place à la tête des troupes de la garnison. Ce commandant était un général wurtembergeois ; il avait sous ses ordres la garnison, composée de troupes françaises, polonaises et allemandes; un bataillon était sous les armes, et l'on s'attendait à

être attaqué. On voyait, en outre, près de l'infanterie, trois escadrons de lanciers. Cette attitude de la garnison d'une petite ville, située à huit lieues en avant de la tête de notre colonne en retraite, s'expliquait par les mouvements de l'ennemi.

Les corps de l'armée russe qui nous suivaient directement ne pouvaient sans doute le faire qu'avec une extrême difficulté ; ils marchaient sur une route complétement dévastée. Il en était tout autrement des détachements de cavalerie légère qui, abandonnant nos traces, se dirigeaient parallèlement aux flancs de notre colonne ; ils s'avançaient dans des contrées dont la guerre n'avait point détruit les ressources. Les habitants leur fournissaient tous les renseignements nécessaires pour faciliter leur marche en avant ; aussi ces corps traversaient-ils parfois la route qu'ils longeaient habituellement. L'un d'eux, commandé par le colonel Tchernicheff, délivra

même en avant de notre colonne le général russe Wintzingerode, qui avait été fait prisonnier au moment de notre départ de Moscou. Les voitures qui portaient l'Empereur couraient à chaque pas le danger de rencontrer l'un de ces corps ennemis.

Ce jour-là, deux détachements de notre cavalerie polonaise, l'un de chevau-légers (lanciers de la garde), l'autre du 7e régiment de lanciers de la Vistule, venaient d'arriver parmi les renforts envoyés à notre armée. Toute cette troupe était en bataille sur la place de la petite ville d'Oszmiana. L'officier d'ordonnance de l'Empereur fut frappé de la bonne tenue et de la vigueur de ces soldats qui, arrivant sans avoir jusque-là manqué de vivres, et conservant leur organisation régulière, faisaient un si grand contraste avec nos fantassins et nos cavaliers, exténués par la fatigue et de longues privations.

Le général wurtembergeois fut vivement étonné lorsqu'il sut que l'Empereur avait l'intention de passer outre. Il dit que le nombre des ennemis qui devançaient notre armée grossissait chaque jour.

Ces nouvelles inspirèrent quelque inquiétude, et l'on attendait l'Empereur avec impatience ; on présumait qu'il s'arrêterait un jour à Oszmiana, mais on calculait que d'autre part, si le lendemain il voulait continuer sa route, il retrouverait, en avant de lui, les détachements russes, peut-être instruits déjà de son passage. Un pareil secret, en effet, ne pouvait être longtemps gardé.

Pendant que l'on dissertait ainsi sur les chances périlleuses de l'entreprise, l'Empereur arriva ; il dormait profondément dans sa voiture. Le comte Wonsowicz l'éveilla et lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre. L'Empereur s'en émut faiblement ; il avait d'avance prévu tous

ces dangers, il s'y exposait volontairement. Il demanda tout d'abord s'il aurait une escorte de cavalerie ; on lui annonça qu'il trouverait deux cent soixante-six lanciers.

« C'est fort bien, » dit-il ; puis il descendit de voiture pour parler au général commandant la place.

Napoléon demanda sa carte de Lithuanie et l'examina très-attentivement. Tous ses généraux lui conseillèrent de ne point s'exposer à un péril si évident ; quelques-uns d'entre eux le supplièrent d'attendre au moins le matin. Il repoussa ces avis. Se mettre en route en plein jour lui semblait le plus dangereux entre tous les partis à prendre. Somme toute, il ne tint aucun compte des observations qui lui furent faites. Après avoir réfléchi quelques instants, il dit à son officier d'ordonnance :

« Les lanciers polonais sont-ils prêts ?

— Oui, Sire; ils étaient tous là avant notre arrivée.

— Qu'ils montent à cheval. Il faut disposer l'escorte autour des voitures. Nous allons partir sur-le-champ; la nuit est suffisamment obscure pour que les Russes ne nous voient pas. D'ailleurs il faut toujours compter sur sa fortune, sur le bonheur; sans cela on n'arrive jamais à rien. »

Il demanda ensuite, pendant qu'on attelait, combien de lanciers de sa garde polonaise marcheraient avec lui.

« Nous sommes cent, » répondit l'officier qui les commandait, et la présence de cette troupe d'élite rassura complétement l'Empereur.

« Eh bien! dit-il, si nous sommes attaqués, les Polonais sont braves, nous saurons bien nous défendre. » Puis il monta résolûment en voiture.

Cependant, avant de donner le signal du départ, il appela encore une fois l'officier d'ordonnance, prit dans son coupé une paire de pistolets et les lui remit, en lui recommandant de se placer sur le siége avec le général Lefebvre-Desnouettes, dont la bravoure lui était garantie par de nombreux faits d'armes; le mamelouk Roustan entra dans un traîneau qui suivait immédiatement la voiture de l'Empereur, et le colonel Stoïkowski, commandant de l'escorte, reçut l'ordre de se tenir près de la portière.

Voici les paroles à jamais mémorables, qu'après tous ces préparatifs, l'Empereur adressa à ceux qui l'entouraient :

« Je compte sur vous tous, marchons ! Observez bien à droite et à gauche de la route. » Puis se tournant vers les deux hommes dévoués et sans peur auxquels il avait remis ses pistolets, il ajouta :

« Dans le cas d'un danger certain, tuez-moi plutôt que de me laisser prendre. »

Le comte Wonsowicz, profondément ému d'un ordre auquel on n'eût obéi que dans les siècles d'un paganisme barbare, dit alors :

« Votre Majesté permet-elle que je traduise à nos Polonais ce que je viens d'entendre ?

— Oui, faites-leur connaître ce que j'ai dit. »

Ces paroles furent répétées en langue polonaise, et les lanciers s'écrièrent tout d'une voix : « Nous nous laisserons plutôt hacher que de souffrir qu'on vous approche. »

C'est au milieu de ces cris d'enthousiasme et de dévoûment que le convoi se mit en marche.

Ce fut le 6 décembre, à deux heures du matin, dans une saison, et sous une latitude, où les nuits durent dix-sept heures, que Napoléon voulut affronter de tels dangers ! Le brouillard sur lequel on avait compté n'était pas également

2.

intense dans toutes les directions; à peine sorti d'Oszmiana, on put s'assurer, par la vue des feux nombreux qui bordaient irrégulièrement l'horizon, qu'on avait à traverser les campements ennemis. Les troupes russes qui venaient d'attaquer cette ville, s'étaient retirées à peu de distance; c'est surtout à gauche de la route, dans la direction de Nowosiadi, que leurs masses principales s'étaient arrêtées. L'entourage de l'Empereur lui avait conseillé de ne se mettre en route qu'avec le jour, mais la décision la plus téméraire, en apparence, celle de partir sur-le-champ, était en réalité la plus sage.

Le point du jour est ordinairement à la guerre l'instant d'un surcroît de vigilance; les sentinelles redoublent d'attention, les vedettes avancées prêtent l'oreille au moindre bruit. Les chefs les plus actifs se lèvent, s'avancent dans la direction d'où peut venir l'ennemi; ils interrogent les premières lueurs du matin...

Au contraire, pendant les nuits cruelles et interminables de ces froides régions, cette vigilance monotone épuise les plus courageux efforts. L'attention la plus persistante, la vigueur la plus énergique, en arrivent à se lasser.

L'Empereur avait donc raison de partir à l'instant même, contrairement à l'avis de son état-major, et de choisir la nuit pour quitter Oszmiana. Dès le matin de la seconde journée de marche, les événements donnèrent gain de cause à cet excès apparent de témérité. On a su depuis que, suivant les prévisions du général wurtembergeois, la ville fut de nouveau attaquée au point du jour.

Lorsque l'Empereur sortit d'Oszmiana, après s'y être arrêté environ une heure, le ciel était voilé, mais le blanc linceul qui couvrait la plaine répandait assez de clarté pour que les voitures et les deux cent soixante-six cavaliers

qui les suivaient en partant ne se perdissent pas de vue. Cette escorte réussit donc à marcher en file continue et dans la même direction. Ce cortége silencieux pouvait entendre la voix des sentinelles ennemies, apercevoir les feux de ses bivouacs qui brillaient dans le lointain; mais de pareilles clartés sont visibles au milieu de la nuit à de très-grandes distances, souvent à plusieurs lieues; tandis que la ligne noire de la troupe en marche ne se dessinait pas assez distinctement pour que les Cosaques, placés en vedette ou rôdant en patrouilles, se rendissent un compte exact de ce qu'ils voyaient, s'ils voyaient quelque chose. Si le ciel eût été limpide, étoilé, comme dans les nuits précédentes, sans nul doute ce corps eût été attaqué. Si, au contraire, ce ciel de la Russie avait fait tomber en ce moment l'un de ces redoutables chasse-neige si fréquents dans cette saison, les voitures et leur escorte se seraient infailliblement éga-

rées et dispersées. Tous les hasards se réunirent donc pour protéger la marche de l'Empereur.

Quant au froid, devenu si intense depuis quelques jours, sa rigueur fut moins désavantageuse aux voyageurs qu'à leurs ennemis. Les lanciers polonais, il est vrai, ne purent pas tous suivre celui auquel ils venaient d'offrir leur vie ; pour un grand nombre d'entre eux, hélas ! ce noble sacrifice fut consommé. A quelques lieues d'Oszmiana, leur nombre était réduit à cinquante au plus. En revanche, ce froid meurtrier, qui terrassait les chevaux ou faisait tomber les cavaliers, sans aucune possibilité de secours, retenait nos ennemis près de leurs feux et sous l'abri des forêts qui bordaient la plaine.

Il faut une grande résolution pour s'arracher à ces foyers réparateurs, une rare audace pour aller attaquer, sur la neige, dans la nuit, un

convoi suivi d'une escorte dont on ignore la force.

Dans la position où se trouvaient réciproquement les deux troupes armées, le courage agressif se glaçait dans les cœurs bien avant le sentiment de la défense. Les deux hommes énergiques que leur souverain avait placés sur le siége de sa voiture, veillaient, le pistolet au poing, dans les passages les plus périlleux, tandis qu'à peu de distance, les Cosaques, aussi épuisés que leurs adversaires, dormaient dans leurs fourrures ou restaient indécis au milieu de la brume et des ténèbres.

Dans cette nuit du 6 décembre, beaucoup de cavaliers, qui formèrent les escortes successives d'un relais à l'autre, périrent victimes de leur dévoûment. Au point du jour, quand on atteignit la poste de Rownopole, les Polonais n'étaient plus que trente-six !...

Dans le détachement de la garde à cheval

napolitaine qui les remplaça au relais suivant, le duc de Rocca-Romana, qui le commandait, eut les mains gelées : le thermomètre descendit jusqu'à 28 degrés Réaumur !

Telle fut, d'après un récit authentique, cette première et terrible nuit d'un voyage si diversement jugé ; mais le péril qui menaçait une grande destinée diminuait à chaque pas. On franchissait rapidement les cours d'eau, les marais glacés, et ces vastes solitudes interrompues à de longues distances par de sombres forêts de sapins. A chaque village, on recueillait des informations sur la marche des partisans ennemis : sur quelques points de la route, ils avaient attaqué les colonnes qui venaient au-devant de l'armée ; ici, les Cosaques avaient paru la veille ; plus loin, on reconnaissait leurs traces récentes empreintes sur la neige ; mais nulle part leur apparition fortuite ne vint arrêter la voiture de Napoléon, qui, parfois, séparée de celles de ses

compagnons de route, et souvent privée de toute escorte, n'était plus qu'un point imperceptible, isolé, perdu dans une étendue sans limites.

# CHAPITRE III

DE ROWNOPOLE A MIEDNIKI. — INFORMATIONS DONNÉES PAR LES BULLETINS RUSSES SUR LES COLONNES MOBILES RÉPANDUES ALORS DANS CES RÉGIONS.— SENTIMENTS DE L'ARMÉE EN APPRENANT LE DÉPART DE L'EMPEREUR. — CONTENANCE ET LANGAGE DE NOS MARÉCHAUX. — ARRIVÉE DE L'EMPEREUR A MIEDNIKI. — LE DUC DE BASSANO, VENU DE WILNA AU-DEVANT DE LUI, PREND PLACE DANS SA VOITURE.

Lorsque le jour parut, on recueillit, pendant quelques heures du moins, le bénéfice de cette marche hardie. On venait de mettre en défaut la vigilance d'un corps nombreux, on atteignit une route complétement déserte. Le combat de la veille, la canonnade de l'attaque d'Oszmiana avaient attiré et concentré sur ce point toutes

les troupes ennemies qui se trouvaient à portée ; l'Empereur arriva donc sans obstacles au troisième relais, à la ville de Miedniki.

Il m'a semblé intéressant, depuis que les informations bien garanties qui précèdent m'ont été fournies, de rechercher, d'autre part, quels furent exactement l'étendue des dangers et le nombre des ennemis auxquels l'Empereur eut le bonheur d'échapper en sortant d'Oszmiana.

J'avais parcouru de nouveau pacifiquement, en 1828, une partie de ces contrées. Une année après, pendant ma mission à Saint-Pétersbourg, j'ai revu plusieurs des généraux et officiers de ces troupes légères, et, entre autres, le prince Tchernicheff, devenu ministre de la guerre de l'empereur Nicolas. Nous avons amicalement parlé de l'époque où nous nous trouvions comme ennemis en face l'un de l'autre. J'ai plus tard interrogé les documents militaires français,

russes et allemands, relatifs à toutes les opérations de cette campagne. Ce que j'ai trouvé de plus précis est contenu dans un rapport fait à l'empereur Alexandre, et inséré dans la *Gazette de Lemberg* du 19 janvier 1813.

L'un des corps de troupes qui opéraient en ce moment dans ces contrées faisait partie de l'armée que l'amiral Tchichagoff avait amenée de Moldavie jusqu'à la Bérésina, et que nous avions combattue huit jours auparavant. Il paraîtrait qu'une partie de ces troupes avait passé cette rivière sur un autre point que l'armée française, probablement dans des endroits guéables indiqués par les habitants. L'attaque en question aurait été commencée par le colonel Seslavine ; son détachement se composait de Cosaques, de cavalerie régulière et d'artillerie légère portée sur des traîneaux. D'après ce rapport, la garnison d'Oszmiana se serait élevée à neuf bataillons et mille cavaliers. Cette éva-

luation de nos troupes rassemblées sur ce point diffère de la relation du comte Wonsowicz et paraît inexacte, surtout en ce qui concerne la cavalerie. Selon cette version russe, le colonel Seslavine aurait attaqué la ville à la nuit tombante. Cette avant-garde, composée de hussards des régiments d'Aktirka et d'Isioum, y aurait pénétré inopinément, et aurait fait éprouver de grandes pertes à l'infanterie de la garnison, surprise au moment où elle ne s'y attendait pas. Le bulletin russe raconte que les magasins furent incendiés, et que le commandant de la place fut contraint de sortir d'Oszmiana, poursuivi par la cavalerie victorieuse. Il est certain, cependant, qu'à une heure du matin environ, le général wurtembergeois était au milieu de la ville, à la tête de sa troupe en fort bon ordre, et que ce fut cet officier qui instruisit l'Empereur de ce qui venait de se passer. En définitive, ce combat de nuit paraît avoir été

l'une de ces affaires compliquées et confuses que chacun raconte d'une façon différente, parce que personne n'a pu, au milieu de l'obscurité, bien voir ce qui se passait.

Lorsque, dans les deux jours suivants, l'armée en retraite traversa Oszmiana, nous vîmes bien, sans doute, plusieurs bâtiments récemment brûlés, et les sanglants vestiges d'un combat, qui s'était renouvelé autour de cette ville, le lendemain du passage de l'Empereur. Des cadavres de Cosaques et de hussards russes s'apercevaient au bord de la route, mais ce spectacle et celui de l'incendie des villes et des villages nous étaient si habituels, que nous y fîmes peu d'attention. Nos généraux apprirent, ce qui pour nous était l'essentiel, que Napoléon avait passé sans obstacle et sans retard; on leur dit qu'immédiatement après son départ effectué avec une escorte de lanciers polonais, aucune fusillade n'avait été entendue dans la

direction qu'il avait suivie; on en concluait qu'il avait traversé les campements ennemis sans être attaqué. On peut affirmer cependant, d'après les rapports nombreux et tous concordant sur les faits généraux, qu'à l'époque de son rapide passage sur la route de Smorgoni à Wilna, un grand nombre de forts détachements ennemis nous y avaient devancés ; les uns avaient passé la nuit du 5 au 6 décembre tout près d'Oszmiana, les autres se trouvaient disséminés à droite et à gauche de cette ville. Je me contenterai de citer, toujours d'après les bulletins russes, le nom des chefs des troupes diverses qui opéraient dans ces régions. C'étaient les Cosaques de Platoff, plusieurs régiments de cavalerie de ligne, entre autres celui des lanciers de Volhynie, enfin les détachements commandés par les généraux Lanskoï, Nikitine, Kaïssaroff, Ourourk et autres.

En suivant attentivement sur la carte les in-

dications contenues dans ces rapports multipliés, et en comparant les dates, on reconnaît la justesse de la relation du comte Wonsowicz.

C'est en cheminant de Smorgoni à Oszmiana que l'armée apprit la nouvelle du départ de l'Empereur; elle fut accueillie diversement dans les régiments et dans les états-majors, suivant le caractère de chacun. On rencontra quelques renforts marchant au-devant de nous et quelques rares convois de vivres; mais c'étaient là d'assez faibles ressources.

L'Empereur, en partant de Smorgoni, avait désigné ceux de ses officiers d'ordonnance qui lui seraient successivement expédiés pour lui apporter les nouvelles de l'armée. Par son ordre, le duc de Vicence, avant de partir, les avait rassemblés pour leur annoncer cette détermination. Les courriers et les messagers militaires étaient si exposés à se voir arrêtés sur la route,

qu'il était nécessaire d'en multiplier le nombre. Le grand écuyer avait réglé ce service important; chacun de ces officiers fut informé d'avance de son point de départ. Déjà M. Anatole de Montesquiou avait été envoyé à l'impératrice Marie-Louise, immédiatement après le passage de la Bérésina. Il était porteur des lettres qui annonçaient que le plus grand des dangers encourus par notre armée avait été conjuré, grâce aux habiles dispositions stratégiques de l'Empereur, à l'heureuse coopération de ses lieutenants, et surtout, comme cause immédiate et directe, grâce à l'héroïque dévoûment de nos pontonniers, de ces braves soldats du général Eblé. Ils avaient été obligés, pour construire les ponts qui sauvèrent l'armée, de rester pendant des heures entières dans une eau à moitié gelée et charriant des glaçons. Un grand nombre d'entre eux y avaient péri.

MM. Gourgaud, de Mortemart, Christen et plu-

sieurs autres officiers, partirent à un jour d'intervalle. M. de Mortemart[1] reçut de Smorgoni l'avis qu'il se mettrait en route pour Paris le jour où l'armée aurait atteint Wilna. Il marcha donc avec nous pendant plusieurs journées et rencontra successivement nos principaux chefs.

Il parla au duc de Reggio, qui, blessé à la Bérésina et voyageant en avant de l'armée, avait été attaqué par une troupe de Cosaques, et défendu par ses aides de camp et une vingtaine d'officiers et soldats rassemblés à la hâte[2]. Il s'entretint avec le prince d'Eckmühl, dont l'inébranlable fermeté de langage et d'action ne se démentait point. Il rencontra sur sa route la plupart de nos maréchaux; chacun d'eux le chargea de renseignements qu'il devait, de leur part, répéter à l'Empereur : ils avaient sous les yeux le dou-

[1] Le duc de Mortemart, aujourd'hui sénateur.
[2] *Voir* à l'appendice le note A.

loureux spectacle d'une armée mourante; mais, tous, ils exprimaient le désir de prendre leur revanche dans une autre campagne, et même l'espérance d'arrêter bientôt l'armée ennemie.

Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, ce vaillant chef de l'infanterie de la vieille garde, mit dans ses paroles la rude franchise dont il avait l'habitude. Après s'être fait raconter à peu près tout ce que les autres maréchaux faisaient dire à l'Empereur :

« Tout cela est bel et bien, s'écria-t-il ; mais vous ajouterez de la part du duc de Dantzick, qu'il n'y a qu'une muraille de pain qui puisse faire faire halte à tous ces soldats affamés. »

M. de Mortemart, en arrivant aux Tuileries, s'acquitta de sa commission, en répétant textuellement ces paroles.

L'armée ne souffrait pas seulement de la faim, elle avait encore de douloureuses, de rudes épreuves, de bien cruelles privations à subir

avant d'en arriver au terme désiré ; ce n'est qu'au delà de la frontière russe et dans les petites villes de la Prusse orientale, Insterbourg et Gumbinen, que devait cesser pour nous le spectacle du dénûment et de la désorganisation. Ce n'est qu'au delà du Niémen que nous pouvions retrouver des régiments entiers avec leur ferme contenance, et voir se reformer la puissante armée dont les succès, dans les premiers mois de 1813, devaient encore faire battre nos cœurs d'orgueil et d'espérance.

Dans cette petite ville de Miedniki, siége de l'évêché de Samogitie, l'Empereur trouva son ministre des affaires étrangères qui, parti la veille de Wilna, était venu à sa rencontre. Ce ministre remplaça le duc de Vicence dans la voiture impériale.

L'Empereur oubliait en ce moment tous les périls personnels qui le menaçaient encore, pour concentrer sa pensée sur les informations

que lui apportait son habile et fidèle ministre. Cette conversation, qui pouvait être à chaque instant interrompue par l'apparition d'une troupe ennemie, le mit complétement au courant de la situation de l'Europe et de la disposition des esprits dans les contrées qu'il avait à traverser.

Le duc de Bassano avait été installé à Wilna avec l'élite de ses bureaux depuis le mois de juillet. Une partie du corps diplomatique étranger accrédité à Paris l'avait suivi, en profitant d'un malentendu, et contrairement au désir de l'Empereur qui, pressentant un contrôle continuel et peut-être hostile de ses opérations de guerre, voyait dans ce voisinage plus d'inconvénients que de profit. Ces organes politiques, correspondants toujours si actifs par devoir et par coutume, se trouvant transportés si loin de leur résidence habituelle, avaient en ce moment une tâche nouvelle et fort délicate à remplir;

ils étaient en relation suivie avec le ministre des affaires étrangères, comme s'ils eussent résidé à Paris. L'hospitalité la plus recherchée et les fêtes données à la noblesse lithuanienne avaient continué pendant la campagne de Moscou. Tous ces ministres ou chargés d'affaires étrangers, excepté ceux du Danemark et des États-Unis, parlaient au nom des souverains dont les troupes combattaient pour nous en Russie. Le duc de Bassano était donc entouré à Wilna des représentants de nos alliés, parmi lesquels l'Autriche d'une part, la Prusse de l'autre, s'étaient montrées pendant toute cette guerre de 1812, d'une fidélité irréprochable, bien qu'il fût très-loin de leurs intérêts et de leurs sentiments de faire des vœux pour nos succès contre les Russes.

Quelles que fussent au fond les dispositions personnelles que le duc de Bassano avait pu pressentir parmi quelques-uns des membres du

corps diplomatique rassemblés à Wilna, il se trouvait à la source des informations quotidiennes comme s'il n'eût pas quitté l'hôtel des affaires étrangères ; il fut donc en mesure d'exposer à l'Empereur, aussi complétement que possible, une situation politique très-compliquée.

Nous sommes si éloignés de cette époque, tant d'événements inattendus se sont succédé dans cet intervalle de quarante-neuf années, tant d'amitiés jugées improbables, tant d'inimitiés réputées impossibles, tant d'ingratitudes prédites à l'avance, sont venues étonner le monde politique; tant de promesses fallacieuses et de transactions illusoires ont été enregistrées dans les annales diplomatiques, qu'on peut aujourd'hui, sans étonner ni froisser personne, rappeler la nuance, les degrés et les causes finales du refroidissement progressif et de la rupture de nos alliances de 1813.

Rendons d'abord, d'après les souvenirs irrécusables et sacrés du champ de bataille, entière justice à la conduite des troupes auxiliaires des nations si diverses qui suivirent, en 1812, les aigles de Napoléon. L'honneur et la discipline militaires sont des liens si puissants, le prestige de l'Empereur était si entraînant, que les soldats des pays les moins favorables et même les plus hostiles à sa cause eurent, pendant plusieurs années, la noble ambition de se distinguer sous ses yeux.

Je puis citer à cet égard plusieurs exemples bien remarquables. Nous soutenions alors dans la péninsule ibérique une guerre acharnée, regrettable dans son principe et dans ses résultats, et cependant un corps espagnol, le régiment de Joseph Napoléon, placé sous les ordres du comte de Bourmont, combattit vaillamment à nos côtés. La loyauté et le courage castillans ne se démentirent point. Il en fut de même de

toute une légion portugaise, composée d'infan terie et de cavalerie. Elle se fit remarquer par sa bravoure et son élan, à la bataille de Valoutina, en avant de Smolensk, où elle éprouva des pertes considérables. Cette légion prit part à tous les combats de cette campagne, et fit la retraite avec nous, à travers les neiges.

Sa cavalerie, partie des bords du Tage, fut même, chose étrange, remarquée parmi celles qui résistèrent le plus longtemps aux rigueurs du froid. A la bataille de la Bérésina, sous la meurtrière canonnade qu'affrontèrent ensemble, sur la route qui traverse la forêt de Vieliki-Stakoff, le prince de la Moskova et le duc de Trévise[1], ces deux maréchaux n'avaient pour escorte que des chasseurs à cheval portugais, commandés par le marquis de Loulé; les boulets russes firent de larges trouées dans leurs rangs.

[1] *Voir* à l'appendice la note B.

A la sanglante bataille de Krasnoë, la brigade d'infanterie de Hesse-Darmstadt, commandée par le prince Émile de Hesse, alors âgé de dix-neuf ans, fut placée par le duc de Trévise en avant de nos lignes, sur la crête du ravin de Losmina, où ces auxiliaires allemands, deux régiments de jeune garde et les grenadiers de la garde hollandaise, remplirent la tâche ardue de tenir tête à l'armée russe de Kutusoff pendant toute une journée. Quant au contingent prussien, il se sépara de nous le 30 décembre. Mais, durant toute cette campagne de 1812, il avait rivalisé d'ardeur et de courage avec les troupes françaises et polonaises, qui se trouvaient devant Riga ; et, selon l'expression du duc de Tarente[1], contenue dans une lettre que j'ai sous les yeux, il s'y couvrit de gloire.

[1] *Voir* à l'appendice la note C.

La nation prussienne n'en était pas moins hostile à Napoléon. Dans le reste de l'Allemagne, les armées étaient encore attachées à notre cause, bien que ce grand revers nous eût enlevé beaucoup de partisans. Dans les villes, l'opposition du parti national allemand faisait d'immenses progrès. Les ordres de Berlin maintinrent, alors et pendant quatre mois encore, cette sourde agitation dans les limites du murmure et du mauvais vouloir; car le roi de Prusse était, à cette époque d'intrigues anglaises et d'incertitude continentale, personnellement très-indécis; les malheurs accablants de notre armée ne lui paraissaient pas encore un motif suffisant pour changer de politique.

Il faut ajouter ici que la détermination prise par le général prussien York de quitter le corps du duc de Tarente, n'avait pas encore eu lieu à cette époque de la conversation de l'Empereur avec le duc de Bassano. Cet événement du

31 décembre s'était effectué contrairement à la volonté du roi Frédéric-Guillaume III.

L'appréciation générale de cette situation des esprits en Allemagne dut tracer la route à suivre pour arriver en France. Il n'y avait sans doute pas de dangers personnels à craindre en traversant ces contrées, mais l'Empereur, d'après le tableau que lui présentait son ministre, voulut éviter de se trouver, dans des circonstances aussi délicates, en présence du roi Frédéric-Guillaume III. Un regard jeté sur la carte prouve que le détour qu'il fit était presque insignifiant. L'intention de recueillir en route des informations sur toutes les faces de la question politique du moment avait dû beaucoup influer sur le tracé de son itinéraire, et, à cet égard, il avait intérêt à passer par Varsovie plutôt que par Berlin[1].

[1] *Voir* à l'appendice la note D.

C'est à Smorgoni qu'il avait calculé toutes les chances, pesé les avantages et les inconvénients de la détermination qu'il allait prendre. Il pouvait, à ce moment, continuer sa marche au milieu de son armée et arriver jusqu'au Niémen, que nous atteignîmes sans combat sérieux, quoique suivis, mais de loin, par l'armée russe. S'il eût marché au milieu de nos colonnes en retraite, son arrivée à Paris n'eût été retardée que de cinq jours au plus; mais cinq jours perdus dans des moments si graves pouvaient avoir de fâcheuses conséquences. Il choisit donc, avec un parfait discernement, un calme impassible, le parti qui convenait le mieux à sa féconde activité et aux intérêts pressants de sa politique.

# CHAPITRE IV

DE MIEDNIKI A WILNA, DE WILNA AU NIÉMEN. — DANGER COURU PAR L'EMPEREUR A KOWNO, DERNIÈRE VILLE DE RUSSIE. — ARRIVÉE A VARSOVIE. — ENTREVUE AVEC L'ABBÉ DE PRADT, SON AMBASSADEUR EN POLOGNE. — ARRIVÉE A DRESDE. — ENTREVUE AVEC LE ROI DE SAXE FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

Le trajet de Miedniki à Wilna s'exécuta sans qu'on eût rencontré les partisans ennemis. Il est à présumer que la température meurtrière qui continuait à sévir écartait, pour le moment, les détachements des corps divers rôdant aux environs, et se réfugiant la nuit dans les villages assez éloignés de la grande route pour n'avoir pas été dévastés.

L'Empereur, depuis son départ, avait souvent dû voyager sans aucune escorte; lorsqu'il

approcha de Wilna, on décida que, pour conserver son incognito, il ne traverserait pas cette ancienne capitale du grand-duché de Lithuanie. Il en fit le tour et s'arrêta quelques heures avec le duc de Bassano, dans une maison de campagne à moitié brûlée du faubourg. Il eût été facile, sans doute, de trouver parmi la noblesse polonaise ou lithuanienne des cavaliers, heureux d'entourer sa voiture dans les derniers moments de sa course hasardeuse; mais l'avantage incertain d'avoir près de soi, au commencement de chaque relais de poste, quelques hommes dévoués, contraints probablement, par l'état des chemins, de se voir bientôt distancés et laissés en arrière, était plus que compensé par la crainte d'éveiller les soupçons d'une ville dans laquelle nos ennemis avaient conservé de nombreuses intelligences.

Tout danger n'était pas encore passé, loin de là : à Kowno, près du Niémen, pendant la courte

halte qu'on fut forcé de faire pour changer de chevaux, des cris et quelques coups de feu se firent entendre, dans la direction de la porte par laquelle on venait de passer peu d'instants auparavant. — En prêtant l'oreille, on reconnut distinctement les cris habituels que poussent les Cosaques lorsqu'ils attaquent ou menacent leur ennemi. Un de leurs détachements venait d'affronter, dans une reconnaissance, les coups de fusils des soldats français préposés à la garde de cette porte. — Une demi-heure plus tôt, ce détachement, l'un de ceux qui erraient au hasard dans le pays, eût rencontré en rase campagne la voiture, isolée et sans défense, qui n'avait plus que quelques pas à faire pour être à l'abri de tout danger. L'Empereur, au moment de se remettre en route, dit en riant à ses compagnons de voyage :

« Les entendez-vous ? Avouez que cette fois nous l'avons échappé belle. »

Bientôt sa voiture passait ce Niémen que, six mois auparavant, la plus puissante armée des temps modernes avait franchi sous ses yeux. Ce fleuve, alors glacé, n'était plus une barrière pour les incursions ennemies. Les Cosaques de l'hetmann Platoff l'avaient récemment traversé plusieurs fois; mais chaque lieue parcourue au delà de cette frontière voyait diminuer la chance de les rencontrer. La route, à partir de la ville de Kowno, s'éloignait perpendiculairement au fleuve; puis faisant un coude vers le midi, elle se dirigeait à travers une population toute polonaise.

Au relais de Gragow, on s'aperçut que le coupé de l'Empereur, en raison de la neige épaisse qui couvrait la route, n'avançait plus qu'avec les plus grandes difficultés; on dut penser à le remplacer par un traîneau. L'Empereur ordonna en conséquence au comte Wonsowicz d'y pourvoir. Le maître de poste dit alors que

le seigneur du lieu avait fait construire pour sa fille, qui venait de se marier, une berline très-commode, montée sur patins de traîneau. Ce seigneur polonais refusa d'abord de la vendre, quelque prix qu'on lui en offrît; il ne se rendit aux instances réitérées qui lui furent faites, qu'en apprenant que cette voiture était destinée à l'Empereur; il ne demanda pour récompense que de lui être présenté. L'Empereur y consentit, mais ne voulut pas accepter ce cadeau et lui fit donner 1,000 ducats ou 10,000 fr.

La berline fut attelée sans tarder, l'Empereur y entra avec le duc de Vicence et le comte Wonsowicz; le mamelouk fut placé sur le siége la suite n'étant pas encore arrivée, fut laissée en arrière et ne rejoignit qu'à Paris. Le général Lefebvre-Desnouettes seul put suivre dans un petit traîneau qu'il se procura sur-le-champ.

Le voyage jusqu'à Varsovie s'effectua ra-

pidement sans aucun incident remarquable.

C'est à Wilna que l'Empereur avait annoncé qu'il passerait par cette capitale et par Dresde: « J'ai, dit-il, toute confiance dans la population polonaise; en outre je serai heureux de voir mon ami le roi de Saxe. »

Ce monarque, dont le règne de cinquante-neuf ans offrit le modèle de toutes les vertus publiques et privées, se montra toujours digne de ce nom d'*ami* que Napoléon lui donnait dans de pareilles circonstances. L'année suivante, l'Allemagne tout entière se détacha de notre alliance; mais le roi Frédéric-Auguste conserva, jusqu'au dernier moment, les sentiments tout personnels que Napoléon lui avait inspirés.

Dès que l'Empereur eut franchi le pont de Praga, il descendit de voiture pour entrer dans Varsovie, et voulut se rendre à pied à l'hôtel d'Angleterre, où un logement lui avait été pré-

paré. Il demanda qu'on le conduisît à cet hôtel par le faubourg de Cracovie, la plus large rue de Varsovie à cette époque.

« J'aimerai à me retrouver dans cette rue, dit-il, parce que j'y ai passé autrefois une grande revue. »

Après cinq années, les souvenirs que lui rappelaient les champs de bataille de Pultusk et de Golymine, qu'il venait de parcourir, et la vue de cette ville où il rassembla son armée, étaient chers à son cœur. Dans la revue dont il venait de parler figuraient les troupes qui allaient faire les glorieuses campagnes d'Eylau et de Friedland, suivies du traité de Tilsitt, brillante apogée de sa prospérité et de sa puissance. Il aimait à se reporter vers cette époque où sa fortune n'avait encore reçu aucune atteinte; mais les circonstances avaient bien changé!

Il traversa toute la ville; le faubourg de Cracovie était en ce moment couvert de prome-

neurs. Il arriva, par la porte Trambacka, au logement qu'on lui avait indiqué; ni lui ni le comte Wonsowicz, qui lui servait de guide, n'éveillèrent l'attention. Deux autres personnes de sa suite marchaient à quelque distance. L'Empereur portait de larges bottes fourrées; il était vêtu d'une magnifique pelisse recouverte d'un velours vert à brandebourgs d'or; il portait, en outre, un capuchon également en velours vert; son visage était presque entièrement caché; il ne fut donc reconnu de personne. On ne sut que le lendemain la nouvelle de son passage.

L'Empereur, à peine installé dans son logement, fit appeler l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, son ambassadeur en Pologne. Il voulut voir également le comte palatin Stanislas Potocki, l'homme le plus considérable du grand-duché; il s'entretint avec lui ainsi qu'avec les principaux membres du conseil général de la confédération polonaise. Ce conseil, composé

de dix membres, avait été pendant toute cette guerre investi d'une grande autorité.

L'archevêque de Malines se rendit en toute hâte auprès de son souverain; mais la façon dont il a rendu compte de cette entrevue, dans le livre odieux publié depuis sous le titre d'*Histoire de l'ambassade de Varsovie*, prouve qu'il venait alors, guidé plutôt par la malveillante curiosité d'un fonctionnaire inquiet sur son propre sort et d'un vaniteux désappointé, que par les sentiments d'un cœur patriotique ému à la nouvelle de ces premiers revers succédant à tant de prospérités.

L'auteur de l'*Histoire de l'ambassade de Varsovie* rapporte, comme l'aurait fait, en pleine guerre, l'un des ennemis que nous combattions alors, chacune des paroles, chacun des gestes du souverain qui l'avait fait appeler pour lui parler avec une entière confiance. Tout ce qu'il lui dit dans l'intimité de cet entretien devait plus

tard être divulgué avec des commentaires remplis d'amertume et d'ironie. — Au lieu de donner en ce moment un souvenir de sympathie à cette brave armée qui lutte encore contre la faim et les éléments meurtriers, il se complaît à lire dans les regards de l'Empereur la profonde douleur qui l'oppresse. Un jour, quand ce colosse de gloire sera tombé, il usera dans un esprit de vengeance de chacune des paroles qu'il a soigneusement recueillies ; ces paroles, cependant, n'avaient été prononcées devant lui que parce qu'il était revêtu de fonctions qui imposent, comme un devoir sacré, le dévoûment et la discrétion ! Détournons nos regards d'un pareil spectacle[1].

L'Empereur quitta Varsovie le 10 décembre à sept heures du soir. Il suivit la ligne directe de Lenczicza, Glogau et Bautzen. La fatigue de

[1] *Voir* à l'appendice la note E.

la route avait tellement éprouvé ses compagnons de voyage, affaiblis déjà par les privations de la retraite, que pendant qu'il interrogeait le gouverneur de Glogau sur la situation de cette forteresse, le comte Wonsowicz, assis à table, s'endormit et tomba de sa chaise sur le parquet du salon. L'Empereur ne le fit éveiller qu'au moment du départ.

On arriva à Dresde le 14, à deux heures du matin. Napoléon y descendit chez son ministre, le baron de Serra. Cette arrivée était inattendue pour tout le monde. L'Empereur recommanda de ne pas en répandre la nouvelle. Le comte Wonsowicz fut toutefois envoyé sur-le-champ au palais du roi pour annoncer cette visite. Le séjour à Dresde devait être aussi court que possible.

Il fut très-difficile de pénétrer dans l'intérieur du château, et plus difficile encore, à une heure aussi avancée de la nuit, de faire parve-

nir ce message au roi. Par une circonstance heureuse, l'aide de camp de service était un officier polonais, naturellement bien disposé en faveur de son compatriote. Le comte Wonsowicz insista si vivement qu'on l'introduisit jusque dans la chambre à coucher du roi Frédéric-Auguste. Ce prince, réveillé en sursaut, contempla d'abord, du fond de son lit, avec surprise et un peu de méfiance, cet inconnu qui s'annonçait de la part de l'empereur Napoléon, et dont le costume richement brodé, mais délabré par une longue route, était pourtant la preuve, ou tout au moins la fidèle image de ce qu'il racontait.

Le monarque saxon, dont le cœur était accessible à tous les bons sentiments, s'émut vivement au récit de pareils désastres. Il dit au comte Wonsowicz qu'il ne voulait pas que l'Empereur, fatigué d'un tel voyage, se dérangeât pour venir au palais. Il ajouta qu'il allait

se lever pour se rendre auprès de son allié.

Comme les écuries étaient assez éloignées, et comme les voitures de la cour ne pouvaient pas être prêtes en un instant, le roi prit à la hâte l'une des chaises à porteurs de louage qui se trouvaient dans le voisinage, et partit pour le logement indiqué.

Cet événement nocturne, si étrange, jeta le trouble dans l'antique résidence électorale, soumise à l'étiquette la plus méthodique, au calme le plus uniforme. Le roi se levant au milieu de la nuit à la requête d'un inconnu armé et vêtu d'un costume singulier, le roi disparaissant en chaise de louage sans dire à aucune des personnes de sa cour où il allait, c'en était assez pour donner lieu à tous les commentaires, aux plus vives inquiétudes. La reine de Saxe, sœur du roi Maximilien de Bavière, princesse déjà avancée en âge, fut effrayée au point d'avoir une attaque de nerfs. Les aides de camp et les autres personnes

de l'intimité accoururent au palais et s'interrogèrent avec effroi. Les bruits les plus sinistres se répandirent jusqu'au moment où l'on apprit que le roi s'était rendu rue de Pirna, chez le ministre de France. On commença dès lors à se rassurer. On eut beaucoup de peine à calmer les vives inquiétudes de la reine; elle ne pouvait comprendre quel pouvait être ce voyageur mystérieux dont les instances avaient déterminé le roi à une démarche si éloignée de ses habitudes. Toute pensée de violence disparut pourtant peu à peu; mais il s'écoula quelque temps avant qu'on eût deviné que cet officier était un messager de l'empereur Napoléon.

On savait d'ailleurs que l'*inconnu* avait été accompagné, d'après l'ordre du roi, par un lieutenant de ses gardes. On était donc certain qu'il n'y avait eu ni enlèvement ni contrainte. Toutefois, on ne fut complétement rassuré que lorsque les porteurs de la chaise revinrent, avec

l'ordre de faire préparer une voiture de la cour, pour ramener au palais le souverain vénéré.

Frédéric-Auguste I^er^ était petit-fils du roi de Pologne, Auguste III. Ce prince avait vu son électorat de Saxe, augmenté du cercle de Cotbus en Lusace, érigé en royaume par le traité de Posen, du 11 décembre 1806. Il adhéra par ce traité à la confédération du Rhin, le 12 juillet de la même année. Le traité de Tilsitt, conclu les 7 et 9 juillet 1807, lui conféra le grand-duché de Varsovie, renouant ainsi les liens qui avaient uni à la Pologne l'ancienne et illustre maison de Saxe.

Ce premier roi de Saxe fut, de tous les princes allemands devenus alliés de la France, celui auquel cette alliance procura les plus grands avantages. Il s'en montra toujours reconnaissant.

L'entrevue des deux souverains fut très-affectueuse. L'Empereur raconta à cet ami fidèle

les circonstances principales de la malheureuse expédition. Il ne dissimula aucune des fautes d'un passé aussi récent, mais il montra une ferme confiance en parlant de ce qui allait advenir, et de ce qu'il ferait à son arrivée en France. Il annonça son prochain retour avec une armée formidable.

Après ces premières paroles, dites devant sa suite, l'Empereur causa sans témoins avec le roi de Saxe pendant une heure, puis il vint se mettre à table et soupa en sa présence.

Pendant ce temps, on avait fait des préparatifs de départ. Il fallait en effet se hâter; on désirait n'être attendu sur aucun point de la route.

Comme le traîneau qui avait servi jusqu'alors à l'Empereur ne pouvait pas aller plus loin, il fut remplacé par une voiture de la cour, très-solidement établie sur des patins de traînage; cette voiture fut approvisionnée par les caves et les cuisines du château.

L'Empereur et sa suite, de plus en plus diminuée, se remirent en route à huit heures du matin. Le roi de Saxe, qu'on avait réveillé à trois heures, était resté pendant tout ce temps auprès de lui et ne retourna au palais qu'après son départ.

Huit mois après, à Dresde, pendant la campagne de 1813, j'ai revu le baron de Serra. Il m'a parlé alors de la profonde émotion qu'il avait éprouvée en voyant arriver chez lui notre Empereur, à peine échappé à ces dangers de mort ou de captivité.

L'abbé de Pradt, au mois de décembre 1812, quittait l'ambassade de Varsovie, en méditant son libelle ; à la même époque, le ministre de l'Empereur à Dresde consacrait son talent de poëte et d'auteur latin à perpétuer le souvenir du séjour que Napoléon venait de faire dans sa maison. On peut, aujourd'hui que les lettres classiques jouissent peut-être d'un peu moins

de faveur et de vogue, sourire à cette manifestation d'un dévoûment sincère ; mais en me reportant à l'esprit de cette époque, j'ai pensé devoir rapporter cette pièce historique.

AD DOMUM SUAM
QUUM DRESDAM NECOPINATO ADVENTANS STATIM POST IDUS DECEMBRIS
DE TERTIA NOCTIS VIGILIA HOSPES EO DIVERTERET
IMP. CÆS. AUG. NAPOLEO

SIS QUAMVIS HUMILIS NITEANT NEC MARMORE POSTES
AST FIDEI SEDES NON CARITURA DEO
JAM NON INVIDEAS REGUM PENETRALIBUS UNA
HOSPITIO LICUIT CÆSARIS ESSE SACRAM.

Le baron de Serra, ministre de France à Dresde[1].

[1] « A ma maison, dans laquelle l'Empereur César-Auguste Napoléon, arrivant inopinément à Dresde, la troisième heure de la nuit qui suit les Ides de décembre, daigna s'arrêter et devenir mon hôte.

« Bien que le marbre ne décore point tes modestes lambris, n'envie rien aux palais des rois ni aux temples divins : tu fus le siége de la fidélité, et César t'a rendue sacrée en reposant sous tes portiques.

« Le baron DE SERRA. »

Lorsque la voiture de l'Empereur partit de Dresde, elle fut suivie par un traîneau dans lequel le roi de Saxe avait fait placer, comme escorte, deux maréchaux des logis de sa garde. Cette précaution était superflue sans doute, mais c'était une nouvelle preuve d'amicale sollicitude.

# CHAPITRE V

DÉPART DE DRESDE A HUIT HEURES DU MATIN. — ARRIVÉE A LEIPSIG. — ENTRETIEN AVEC LE CONSUL DE FRANCE DANS CETTE VILLE. — MOUVEMENT POPULAIRE PROMPTEMENT APAISÉ DANS LA PETITE VILLE DE VACH.

Il parut convenable de rester quelques heures à Leipzig pour recueillir des informations certaines. A mesure qu'on avançait vers Paris, les nouvelles acquéraient un surcroît d'intérêt. Les journaux étrangers et français, nouveaux, et ceux arriérés d'une huitaine de jours, furent apportés à l'Empereur. Il fit, en outre, acheter quelques livres de littérature frivole. En voyage,

cet homme, d'ailleurs si prodigieusement occupé de choses utiles, ne lisait guère que des romans.

L'Empereur s'était arrêté dans l'auberge qui existe encore aujourd'hui à Leipzig sous le nom d'hôtel de Prusse. Le consul de France dans cette ville, M. Theremin, reçut aussitôt l'invitation de se rendre auprès du duc de Vicence, qui désirait lui parler; il s'empressa d'obéir, et se trouva en présence de l'Empereur, qu'il reconnut à l'instant. M. Theremin, toutefois, homme de tact et de précaution, comprit sur-le-champ qu'il devait respecter l'incognito gardé par l'Empereur. Il répondit donc à son auguste interlocuteur comme s'il parlait au duc de Vicence, en l'appelant « mon général. » L'Empereur lui en sut bon gré et s'aperçut, dès les premières questions qu'il lui adressa, que son consul à Leipzig était intelligent, très au courant des affaires politiques et commerciales de l'Allemagne.

il se plut, en conséquence, à l'interroger longuement. Il se mit à table avec sa suite, et s'entretint avec lui pendant tout le dîner. M. Theremin a rédigé, le jour même, les traits les plus saillants de la conversation.

Voici cette relation fidèlement reproduite.

L'Empereur demanda en premier lieu quel était l'esprit de l'Allemagne.

Le consul répondit que les dispositions de ce pays se ressentaient des nouvelles reçues de l'armée.

Allant toujours droit au fait, l'Empereur posa cette question plus positive .

« Mais, enfin, que dit-on ? »

M. Theremin répondit alors :

« J'ai vu tout récemment à Leipzig des lettres d'officiers du contingent saxon, qui a fait avec notre armée la campagne de Russie; ces officiers racontent qu'ils ont perdu leurs bagages

personnels, et ils en concluent tout naturellement, avec beaucoup de mauvaise humeur, que tout est perdu. »

L'Empereur, à cette réponse, sourit et regarda le duc de Vicence, qui était assis à table vis-à-vis de lui; mais cette première information, adroitement mitigée, ne pouvait lui suffire; il devint plus pressant et posa très-nettement l'interrogation suivante : « Aime-t-on les Français en Saxe ?

— Les Saxons savent bien, mon général, que sans les Français le royaume de Saxe serait perdu. »

L'Empereur, assez satisfait de cette appréciation, justifiée depuis par le congrès de Vienne qui enleva au royaume de Saxe une portion de son territoire, abandonna un instant la politique pour aborder d'autres sujets.

Il demanda quelle influence la guerre avait eue sur le commerce de Leipzig. Le consul, se

sentant sur un terrain moins embarrassant pour lui, devint plus explicite.

« La guerre actuelle n'a pu être que profitable aux négociants et banquiers de cette ville, dit-il. Leipzig ne souffre point du séjour des troupes, puisqu'il est exempté des logements militaires; les fournitures de guerre, les achats faits par les corps qui passent dans les environs et par les officiers qui viennent en ville, tout ce mouvement profite au commerce de détail et aux banquiers. »

L'Empereur écouta avec intérêt ce qui lui était dit au sujet de Leipzig. Il avait toujours eu pour ses habitants industrieux et lettrés une considération et une affection particulières. Parmi les mesures ou décrets étrangers à la politique ou à la guerre qu'il data de Moscou, on remarque un ordre adressé le 23 septembre aux autorités compétentes, pour que l'exemption qu'il avait accordée à cette ville, relative au lo-

gement obligatoire des troupes de passage, fût scrupuleusement maintenue.

Napoléon comprenait, peut-être par un pressentiment instinctif, l'importance de l'un des centres principaux du journalisme et de la librairie; il connaissait l'influence que ses écrivains exercent sur l'esprit public de l'Allemagne; il prévoyait déjà que l'expédition de Russie, première campagne défavorable à ses armes, allait donner lieu à de violentes diatribes.

Il continua ainsi l'entretien au sujet du commerce de Leipzig :

« Je m'intéresse beaucoup à cette ville; il faut que vous ayez des égards tout particuliers pour ses habitants. Il faut que vous leur donniez souvent à dîner. — *Soignez les Leipzigois, je vous le recommande.* »

Telle fut l'expression dont il se servit. Je la trouve citée dans la relation du comte Wonsowicz, qui assistait à cette conversation,

mais qui n'en rapporte que quelques parties.

L'Empereur, toujours avide de renseignements détaillés, traita ensuite longuement, avec le consul, plusieurs questions de finance et de commerce. Il demanda entre autres choses si l'entrepôt de la foire de Leipzig était réel ou fictif, c'est-à-dire si les marchandises y restaient d'une foire à l'autre dans les magasins, ou si elles n'étaient que mentionnées dans les livres de commerce.

Napoléon parla sur cette question toute technique avec la précision et l'aptitude qu'il déployait à propos des sujets les plus divers. Il fut satisfait des réponses du consul.

Le thème politique fut repris de nouveau. Napoléon s'enquit de l'esprit et des sentiments de la célèbre université de Leipzig :

« Combien compte-t-elle d'étudiants ? demanda-t-il.

— Neuf cents, à peu près, mon général.

— Existe-t-il beaucoup d'idéologues parmi ces neuf cents étudiants?

— Il y en avait bien un certain nombre, mon général, mais ils sont partis, m'a-t-on assuré. »

On sait que par ce mot d'*idéologues*, très-fréquemment employé par Napoléon, il désignait toute la partie des érudits, écrivains, étudiants et professeurs allemands, qu'il accusait de s'occuper dans ce temps-là beaucoup plus de politique que de métaphysique, de philologie et de philosophie. Il voulait parler de tous ceux, parmi les lettrés, qu'il regardait comme ses ennemis secrets ou déclarés; de tous ceux, en un mot, qu'il accusait d'exalter les idées. A partir de 1806, ces idées germaniques grandirent et donnèrent lieu finalement au mouvement national des derniers mois de 1813. Comme il n'existe aucun motif pour révoquer en doute la parfaite sincérité de cette réponse du consul de France à Leipzig, on peut admettre que ces

idéologues, c'est-à-dire nos adversaires les plus actifs, dont il annonçait *le départ* ou *le renvoi*, avaient été éloignés de l'université par ordre du gouvernement qui, se considérant encore comme notre allié, s'opposait, en cette qualité, aux menées qui nous étaient hostiles. En Prusse et en Autriche[1], l'expression de ces sentiments avait dès cette époque un plus libre cours.

A cette information demandée sur les idéologues de Leipzig, l'Empereur ajouta une question qu'il n'articula qu'en riant :

« Le gouverneur de Leipzig est-il bien méchant ? Fait-il enfermer beaucoup de monde ?

— Non, mon général, il ne sévit que contre ceux qui le méritent.

—Avez-vous ici un censeur pour la librairie et les journaux ? ce censeur fait-il bien son métier ?

—Je puis dire que récemment une brochure

[1] *Voir* à l'appendice la note F.

écrite par un officier prussien, M. de Massenbach, libelle très-violemment hostile à la France, a été offerte à plusieurs libraires-éditeurs de cette ville ; tous ont refusé de se charger de l'impression ; ce qui prouve qu'ils ne professent pas les mêmes opinions que l'auteur, ou qu'il ne leur est pas permis d'exprimer ici leurs sentiments. »

La conversation se termina par un malentendu qui provoqua d'abord l'étonnement de l'Empereur, mais ne dura qu'un instant. Il avait demandé si le roi Frédéric-Auguste était aimé de ses sujets.

« Oui, sans doute, avait répondu le consul, le roi de Saxe est adoré et le mérite bien ; ce long règne a été heureux pour la Saxe, et ses sujets le reconnaissent.

— A-t-il une maison, un palais à Leipzig?

— Oui, mon général, ce palais est situé sur la grande place.

— Et le roi l'habite-t-il souvent?

— Seulement dans les grandes occasions.

— Dans quelles occasions ?

— Il l'habiterait, par exemple, dans le cas où il irait au-devant de l'Empereur.

— Comment, de l'Empereur ? s'écria vivement Napoléon, ne sachant pas si le consul parlait de lui ou de l'empereur Alexandre.

— Sans doute, mon général, au-devant de l'Empereur des Français.

— A la bonne heure, » reprit Napoléon en riant très-franchement lui-même de sa méprise, et regardant de nouveau le duc de Vicence.

M. Theremin ajoute au récit de cet entretien quelques détails sur l'Empereur et sa suite. La voiture impériale n'était accompagnée que de deux traîneaux, dans l'un desquels se trouvaient les deux sous-officiers saxons. Les compagnons de voyage de l'Empereur semblaient harassés

de fatigue ; le froid, qui continuait à être d'une rigueur excessive, avait hâlé et rougi leurs visages ; l'Empereur, seul, ne paraissait pas avoir souffert et conservait son teint habituel. Il se remit en route à sept heures du soir et se dirigea sur Weimar. Il y fut reçu par son ministre près de cette cour : le baron de Serra avait fait prévenir son collègue de cette arrivée imprévue, tout en annonçant que l'Empereur ne voulait pas être connu et voyageait sous le nom du duc de Vicence. Le ministre qui vint au-devant de lui jusqu'à la frontière du grand-duché de Saxe-Weimar était le comte de Saint-Aignan, son écuyer, pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'affection ; il le chargea de l'excuser auprès du grand-duc, de ce qu'il ne s'arrêtait pas pour le voir ; il fit, en outre, parvenir ses hommages à la grande-duchesse Marie Paulowna, sœur de l'empereur Alexandre, princesse qu'il avait pu apprécier trois années au-

paravant, lors du congrès d'Erfurth. Il regretta sans doute alors, du fond de son cœur, d'avoir fait succéder une si fatale inimitié à l'expansive sympathie que lui avait témoignée l'empereur Alexandre. Le comte de Saint-Aignan accompagna son souverain jusqu'à Erfurth, ville appartenant alors à l'empire français, bien que située au milieu de territoires allemands.

Je vois, dans la relation dont j'extrais tous ces détails, qu'au delà d'Erfurth, à Vach, petite ville du duché de Saxe-Weimar, des symptômes de mauvaises dispositions populaires se manifestèrent, pour la première fois.

L'Empereur et sa suite s'étaient arrêtés pour déjeuner dans cette ville. En entrant dans le salon du maître de poste, il y trouva une jeune femme d'une beauté très-remarquable, et qui, assise devant un clavecin, exécutait une vieille sonate aussi brillamment qu'il lui était possible.

L'Empereur, avec cette galanterie qui ne l'abandonnait que lorsque les affaires graves lui en enlevaient le loisir, s'approcha d'elle et lui exprima son admiration, beaucoup plus sincère pour ce qu'il voyait que pour ce qu'il venait d'entendre.

Je lis toutefois dans mon manuscrit que, comme la belle maîtresse de poste ne parlait pas français, et que son auguste admirateur ne savait pas un mot d'allemand, la conversation ne put s'engager. L'Empereur fut, du reste, interrompu dans cette tentative de conquête par une rumeur toujours croissante, qui se faisait entendre au dehors.

Le maître de poste, maussade et irascible à ce qu'il paraît, avait, en ce moment, une très-vive altercation avec le mamelouk Roustan. Cette querelle était au fond de peu d'importance : il s'agissait tout simplement d'un refus de donner sur-le-champ des chevaux fatigués,

ou de quelque autre sujet de dissentiment avec les postillons. La discussion s'envenimait ; cette population n'avait point reconnu l'Empereur, mais elle assistait à une querelle entre un habitant du pays et des militaires français ! c'en était assez pour passionner la foule. On pouvait craindre une rixe dangereuse. Le duc de Vicence était déjà intervenu, mais inutilement ; cette affaire, en un mot, prenait un caractère très-sérieux. La maîtresse de poste, entendant les cris d'alarme et de colère de son mari, engagea l'Empereur, que, du reste, elle ne reconnaissait pas, à faire cesser le tumulte. Il eut alors l'idée de lui offrir son bras et de s'avancer avec elle au-devant de la foule irritée. Il fit signe à cette belle conciliatrice de lui servir d'interprète pour calmer les plus mutins. Cette démarche n'eut aucun succès, et le fidèle entourage de l'Empereur commençait à perdre patience, lorsque, très-heureusement, le plus

efficace des remèdes connus pour apaiser l'effervescence populaire, l'apparition de la force armée, rétablit l'ordre et dispersa l'attroupement.

Cette force armée était tout simplement un détachement de notre gendarmerie; car, à cette époque, dans toutes les villes placées sur la route du passage habituel de nos troupes, il existait un commandant de place français et des gendarmes, en nombre suffisant pour maintenir l'ordre et la bonne harmonie.

## CHAPITRE VI

ARRIVÉE A MAYENCE. — ENTREVUE AVEC LE DUC DE VALMY, GOUVERNEUR DE CETTE FORTERESSE. — PASSAGE PAR VERDUN. — ARRIVÉE AUX TUILERIES.

Jusqu'à Mayence, il ne se présenta rien de remarquable. Le grand écuyer avait envoyé en avant un piqueur de la maison de l'Empereur, afin de se procurer une barque pour passer le Rhin; car, dans cette saison, le pont de bateaux avait été enlevé.

Le piqueur ne parlait pas au nom de l'Empereur, mais au nom du duc de Vicence. Il trouva sur le rivage de Cassel, petit bourg situé en face de Mayence, un jeune officier d'ordon-

nance : c'était le comte Anatole de Montesquiou. Cet officier ne voulut pas céder la barque qu'il avait retenue. Il donna pour raison qu'il avait une mission importante, pressée, et qu'il était chargé de lettres pour l'impératrice Marie-Louise. Mais en ce moment l'Empereur lui-même s'approcha, sans être vu d'abord, car il faisait nuit close, prit affectueusement la main de M. de Montesquiou, et lui dit :

« Allons, allons, ne vous fâchez pas ; nous pouvons passer ensemble. »

Le jeune officier, étonné de cette apparition inattendue, s'excusa de n'avoir pu aller plus vite ; mais Napoléon, au lieu de lui en savoir mauvais gré, se félicita d'arriver aux Tuileries sans être attendu.

La barque traversa donc le Rhin. Il était dix heures du soir lorsqu'on descendit à l'hôtel de la poste. Le duc de Vicence expédia sur-le-champ une estafette dans la direction de Paris

pour préparer les chevaux sur toute la route. L'Empereur envoya ensuite son officier d'ordonnance chez le maréchal Kellermann, duc de Valmy, l'une des grandes illustrations de nos premières guerres, qui commandait cette forteresse et veillait, en l'absence du chef suprême, sur tout l'est de la France.

En raison des nouvelles incertaines de la Grande Armée, on était sur ses gardes et dans une inquiétude continuelle. La récente conspiration du 2 octobre et la fausse nouvelle, répandue alors à Paris, de la mort de l'Empereur, avaient donné l'éveil; on pouvait craindre de l'extérieur quelque nouvelle tentative audacieusement criminelle. Cette appréhension, alors générale, peut expliquer la scène qui allait se passer dans le palais du gouverneur. Lorsque l'officier polonais arriva chez le maréchal, il trouva ses appartements splendidement éclairés : toute la société de Mayence y était

rassemblée pour un grand bal. Le maréchal Kellermann fut appelé ; mais il reçut très-durement celui qui se disait envoyé par l'Empereur. Il le prit d'abord pour un porteur de fausses nouvelles.

« Je ne vous connais pas, lui dit-il, et je vais vous faire fusiller comme un imposteur.

— Vous en aurez toujours le temps, monsieur le maréchal, répondit sans s'émouvoir l'officier polonais ; mais, avant d'en venir là, veuillez vous assurer de la vérité de ce que je vous annonce.

— Comment, reprit le maréchal, comment est-il possible que l'Empereur soit à Mayence, et que je n'aie pas été prévenu de son arrivée ?

— Veuillez aller le lui demander, monsieur le maréchal, moi, je ne suis chargé que de vous annoncer son passage. »

Le costume très en désordre de l'envoyé im-

périal avait, au premier abord, indisposé le gouverneur. Il n'y voyait qu'un déguisement pour le tromper. Il se rendit enfin, et partit pour aller trouver l'Empereur, tout en faisant garder à vue le comte Wonsowicz, ne lui permettant de communiquer avec personne, et l'emmenant avec lui flanqué de deux gendarmes; mais cet incident et cette méprise furent de courte durée.

L'Empereur, voyant arriver le duc de Valmy, lui dit, après quelques phrases très-affectueuses :

« Mon armée est perdue en grande partie; mais, soyez tranquille, d'ici à quelques mois, j'aurai sous mes ordres huit cent mille baïonnettes, et je prouverai à mes ennemis que les éléments seuls peuvent nous vaincre. J'ai eu tort, je l'avoue, d'exposer mes pauvres soldats à un climat pareil. Mais, qui ne fait pas de fautes

en ce monde ? Quand on les reconnaît, il faut tâcher de les réparer. »

Il donna ensuite, avec sa promptitude et sa lucidité habituelles, des ordres très-détaillés pour le passage des troupes ; il désigna les approvisionnements qu'il fallait rassembler à Mayence, puis il se remit en route.

Le voyage fut alors continué avec un redoublement de vitesse. On n'avait été reconnu nulle part ; on ne s'arrêta que pour les repas, à Saint-Avold, puis à Verdun.

Dans cette dernière ville, l'Empereur, ayant vu, des fenêtres de l'auberge où il dînait, son mamelouk Roustan traverser la rue pour acheter des dragées et des anis chez un confiseur célèbre, ordonna qu'on en achetât aussi pour l'Impératrice et le roi de Rome, afin, dit-il, de leur apporter deux produits vantés de la ville de Verdun.

Le 18 décembre, jour de son arrivée, il dîna

à Château-Thierry. Il fit alors une grande toilette, afin de se présenter convenablement à l'Impératrice ; il revêtit l'uniforme des grenadiers à pied de sa garde, qu'il portait habituellement à Paris, tandis que le frac vert des guides ou chasseurs à cheval était son habit de guerre. Comme le froid était très-intense, la célèbre redingote grise était remplacée par la pelisse fourrée emportée de Moscou; il calculait qu'il arriverait chez l'Impératrice au milieu de la nuit.

Un accident de voiture, qui survint de nouveau — et dans une course aussi précipitée il devait s'en présenter fréquemment, — força l'Empereur à prendre, pour arriver à Paris, l'une de ces disgracieuses voitures de voyage à deux immenses roues et à brancard, ancien modèle, qu'on nommait alors, depuis deux cents ans, *une chaise de poste.* C'est dans cet affreux équipage que l'Empereur devait faire son entrée dans sa capitale. Personne sur son pas-

sage ne pouvait deviner qui arrivait ainsi par la route d'Allemagne. A Meaux, pour payer les dernières dépenses du voyage, tous les fonds étaient épuisés. L'Empereur, le duc de Vicence, le comte Wonsowicz et le mamelouk Roustan, voulurent se cotiser, mais ne trouvèrent pas, à eux quatre, un total de 80 francs. Le duc de Vicence dut demander un crédit, qui ne lui fut pas refusé.

C'est le 18 décembre, la veille du jour de naissance de l'impératrice Marie-Louise, à une heure et demie de la nuit, que l'Empereur arriva devant la grille du Carrousel. Le grenadier de la vieille garde qui était en sentinelle à la porte d'entrée, voyant s'arrêter cette chaise de poste, refusa de la laisser passer, en disant qu'il avait l'ordre de ne faire ouvrir qu'aux voitures de la cour. Le comte Wonsowicz s'empressa de descendre pour faire connaître que cet équipage contenait l'Empereur en personne.

« Vous vous moquez de moi ! répondit le soldat, vous vous moquez de moi, ce ne peut être l'Empereur; j'ai lu hier, dans *le Moniteur*, qu'il était encore à Smolensk. »

Le comte Wonsowicz insista et demanda à voir l'officier de garde, qui fit d'abord, en termes plus modérés, les mêmes objections, mais qui, conduit près de la chaise de poste, reconnut son souverain et s'inclina avec une vive émotion : la grille s'ouvrit alors.

On peut se figurer quelle sensation produisit, dans le palais des Tuileries, cette arrivée inespérée. L'Empereur, une fois entré dans le château, défendit expressément qu'on fît aucun bruit qui pût éveiller l'Impératrice; il se rendit sur-le-champ à son appartement.

Le voyage, depuis Smorgoni jusqu'à Paris, durait depuis douze jours. De graves dangers avaient menacé l'Empereur, surtout en sortant d'Oszmiana. Des cavaliers ennemis, faciles à

reconnaître par leurs cris de guerre habituels, avaient en outre été distinctement entendus, à peu de distance, aux portes de Kowno. Dans cette dernière journée du 7 décembre surtout, où il n'était accompagné que de six personnes, la rencontre fortuite d'un peloton ou d'une simple patrouille de ces milliers de Cosaques qui longeaient et traversaient la route parcourue par Napoléon aurait suffi pour changer la face du monde[1].

J'ai accompli la tâche que je m'étais prescrite, en racontant quelques détails inconnus et en ajoutant des renseignements militaires précis aux divers écrits historiques dans lesquels ont été retracés les événements de 1812. Plusieurs écrivains français, russes et allemands — je ne parle que de ceux qui ont interrogé l'histoire avec l'impartiale équité qu'elle réclame — ont

[1] *Voir* à l'appendice la note G.

laissé indécise la question de savoir si Napoléon devait rester à la tête de son armée désorganisée, ou bien se hâter d'arriver, afin de raffermir les dispositions ébranlées de ses alliés, et de rassembler, sans retard, les forces nécessaires pour tout réparer. Les succès immédiats de la première partie de la campagne de 1813, qui rétablirent, pour un temps du moins, sa puissance et son ascendant en Europe, répondent à cette question. Quant à l'étrange reproche de découragement personnel qu'on osa lui adresser, toute une série de faits concluants peut servir à le repousser.

Il faut reconnaître aujourd'hui qu'au lieu de s'éloigner du péril, il s'y exposa de sa personne plus qu'aucun de ceux qu'il laissait en arrière. Nous étions à peine poursuivis par la grande armée de Kutusoff. Toute la partie la plus énergique, la plus valide des troupes russes, nous avait devancés ; et c'est en traversant, sans hé-

siter, de part en part, ce corps d'avant-garde, que l'Empereur exécuta le projet qu'il avait conçu. Les informations authentiques, présentées ici, démontrent que l'empereur Napoléon, dans ce rapide voyage, affronta avec clairvoyance, et en parfaite connaissance de cause, l'un des plus grands dangers qu'il ait bravés dans tout le cours de sa vie guerrière.

# APPENDICE

# APPENDICE

---

## Note A (p. 45).

Voici les détails positifs de ce fait d'armes. Ils m'ont été racontés par mon frère aîné qui se trouvait parmi les combattants de cette journée, comparée par les historiens à la défense de Charles XII, dans son quartier-général de Bender en Bessarabie.

Le duc de Reggio, grièvement blessé d'une balle dans le côté, à la bataille de la Bérésina, fut transporté par ses soldats sur un brancard ; il ne pouvait en effet supporter le mouvement d'une voiture. Son état-major se composait de M. Victor Oudinot, du colonel Jacqueminot, MM. Achille de Lamarre,

Letellier, de Thermes, de Bourcet, Masséna, Louis de Cramayel, de Crillon et de la Chaise ; plusieurs officiers s'étaient réunis à eux, soit pendant la marche, soit au moment du danger.

Le maréchal franchit avec son entourage une partie de la route que l'armée en retraite avait à parcourir ; il arriva ainsi au petit bourg de Plétchénitza. Il n'y trouva guère que des convois de blessés, des bagages devançant notre armée en retraite, et quelques soldats isolés appartenant à différents corps ; il s'établit dans l'une des maisons de bois qui bordaient la route. Les soldats, attachés depuis le commencement de la campagne à son quartier-général, et une escorte de six chasseurs à cheval du 24e régiment, formaient, avec une quinzaine d'officiers, un ensemble de trente hommes irrégulièrement armés.

Tout à coup on annonça l'apparition d'un détachement de cosaques, traînant avec eux deux pièces d'artillerie. Quelques coups de feu retentirent en

ce moment : c'était l'ennemi qui attaquait. L'escorte du maréchal fit bonne contenance, et soutint vaillamment le premier choc. Il fut toutefois reconnu, dès ce moment, que cet *izba* situé à l'extrémité de la ville, adossé à un bois de sapin, et qui n'avait ni cour ni clôture, était impossible à défendre contre une force supérieure. On évaluait l'ennemi à deux cents cinquante ou trois cents cavaliers. On continua toutefois à faire feu sur les éclaireurs qui se montraient de temps en temps.

Le duc de Reggio, qui n'avait pu quitter son lit de douleur, fit mettre ses pistolets à côté de lui et se revêtit de son cordon de la Légion d'honneur ; il ne voulait pas, dit-il, tomber vivant dans les mains de l'ennemi.

Plusieurs attaques se succédèrent ; les défenseurs du maréchal, obligés de ménager leur feu, ne tiraient qu'à coup sûr et de très-près ; les aides de camp et les officiers, qui s'étaient joints à eux, mirent le sabre à la main pour repousser les

plus hardis des assaillants, on échangea ainsi des coups de lance, des coups d'estoc et de taille. Cette résistance éprouvée à l'entrée même de la ville, fit supposer qu'elle était occupée par une force respectable. Cette persuasion engagea les chefs ennemis à s'éloigner pour revenir avec des renforts. Le fidèle entourage de l'illustre blessé saisit ce moment pour le transporter dans une maison plus vaste, entourée de palissades, que l'on avait signalée et reconnue propre à organiser une défense vigoureuse.

Le maréchal fut placé alors sur son cheval ; deux de ses aides de camp, MM. Jacqueminot et Letellier , également à cheval, étaient à ses côtés et le soutenaient dans ce pénible trajet. Ils traversèrent ainsi la place carrée de Plétchénitza; mais à peine avait-on eu le temps de s'installer dans le nouveau réduit crénelé à la hâte, et barricadé au moyen de charrettes renversées, que la cavalerie ennemie arriva par la rue que l'on venait de quitter. Le

combat devint alors plus sérieux et plus acharné. On défendit d'abord la rue par où la cavalerie ennemie voulait déboucher; mais cette poignée d'hommes, chargée par cette troupe nombreuse armée de lances, fut bientôt repoussée jusqu'à la maison où devait se concentrer ses efforts. La pénurie des munitions était la partie la plus grave de cette défense héroïque; on ne trouva des cartouches qu'en nombre assez restreint dans les gibernes des six chasseurs de l'escorte et des fantassins rassemblés par le hasard; on répartit ces précieuses munitions; on ne donna les armes chargées qu'aux meilleurs tireurs, il fallait que chaque coup portât, le salut de la troupe, si inférieure en nombre, était à ce prix; le maréchal lui-même, un pistolet à la main, se traîna jusqu'à une lucarne donnant sur le théâtre du combat, et dans ce moment il fut blessé par un éclat de bois, qu'un boulet ennemi tiré sur sa maison venait de faire voler d'une poutre fracassée. Un autre boulet tua les

deux chevaux de sa voiture. Les Cosaques, en effet, avaient mis en batterie leurs deux canons et tiraient à outrance sur cette maison si bien défendue.

Une résistance opiniâtre continuait; tout à coup on croit voir de l'hésitation dans les mouvements de l'ennemi : le canon se tait; au même moment, en dirigeant ses regards sur les hauteurs qui dominent la ville, on aperçoit une troupe nombreuse ; à la couleur foncée de ses vêtements, on croit d'abord reconnaître les Russes, M. Achille de Lamarre se dévoue pour voir de près cette masse inconnue. Il court à cheval au devant d'elle, et constate avec bonheur que c'est un secours qui arrive au moment suprême. C'était une troupe westphalienne, commandée par le duc d'Abrantès. Peu d'instants après les Cosaques s'étaient éloignés, et nos alliés allemands entraient dans la ville aux cris de : Vive l'Empereur!

## Note B (p. 52).

L'un des points de la bataille de la Bérésina où se portèrent les coups les plus décisifs fut le grand bois de sapin, nommé bois de Vieliki-Stakow, et traversé par la grande route que nous suivions. Les généraux Legrand et Zaionzek y furent blessés. La vieille garde était placée en réserve auprès de Brill.

Quatre pièces de canon russes de l'armée de l'amiral Tchichagoff et quatre pièces françaises furent mises en batterie aux deux extrémités de cette partie de la route qui s'abaisse de quatre ou cinq mètres. Ces batteries placées ainsi l'une et l'autre sur un point élevé, échangèrent leurs boulets tirés à toute volée. C'est vers le milieu de

la route courbée en arc concave que se trouvait le front de la jeune garde, s'étendant perpendiculairement à droite et à gauche dans la forêt. Le prince de la Moskowa et le duc de Trévise, par un élan d'émulation de cette intrépidité qui, dans les moments graves, agit si puissamment sur l'esprit des troupes, s'avancèrent ensemble dans l'intervalle de cette ligne d'infanterie au-dessus duquel se croisaient les boulets de deux batteries tirant l'une sur l'autre. Ces chefs vers lesquels se dirigeaient tous nos regards, furent entourés sur-le-champ par un nombreux état-major, jaloux de suivre leur exemple.

Ce n'est que lorsque les canonniers russes virent se former, au-dessous de la ligne de leurs feux, ce groupe compacte de cavaliers, qu'ils jugèrent devoir abaisser le tir de leurs pièces dans sa direction. Dans ce groupe se trouvaient, ensemble ou successivement, auprès des deux maréchaux, outre les généraux du corps du maréchal Ney, les géné-

raux de division Roguet et Delaborde, le général Berthezenne, les autres généraux de brigade de la jeune garde, le prince Émile de Hesse, enfin tous les aides de camp et beaucoup d'autres spectateurs bénévoles. Dans la foule, où se pressaient tant de grandes illustrations, plusieurs officiers furent atteints par ce feu plongeant et redoublé, mais ce fut, par hasard, sur notre brave escorte portugaise que tombèrent les coups les plus meurtriers.

Vers le soir deux escadrons des 4e et 7e de cuirassiers sous les ordres du général Doumerc, se préparèrent à charger sur l'infanterie russe, qui faisait un mouvement en avant. Ces deux cents cavaliers, vaillamment conduits par leurs chefs, parmi lesquels on distinguait le colonel Ordener, s'élancèrent à travers cette haute futaie de sapins, dont les troncs élevés ne gênaient pas leurs mouvements, franchirent la lisière de la forêt, et tombèrent avec impétuosité sur les lignes d'infanterie

russe répandues dans la plaine. Cette charge arrivée si à propos, décida du succès de la journée. Une demi-heure après, ces deux escadrons ramenaient avec eux une longue file de prisonniers, dont un grand nombre blessés de coups de sabre. J'étais à côté du duc de Trévise lorsqu'il félicita vivement de cet exploit le jeune colonel, au moment où il remettait dans le fourreau son glaive victorieux. La nuit, qui ne tarda pas à paraître, mit fin à cette bataille de la Bérésina.

## Note C (p. 53).

Pendant que la Grande Armée de Napoléon pénétrait jusqu'à la capitale de l'empire de Russie, plusieurs corps agissaient sur d'autres points; leur mission consistait surtout à protéger les flancs de l'armée principale, à s'opposer aux tentatives qu'auraient pu faire les Russes de se porter sur notre ligne d'opération, et de couper nos communications par un mouvement offensif et latéral. Les forces que l'empereur Alexandre avait rassemblées dans les Provinces Baltiques, et notamment en Livonie et en Courlande, avaient nécessité de notre part cette disposition stratégique.

L'empereur Napoléon sentant toute l'importance de la marche qu'il avait ordonné de faire sur Riga,

avait confié ce commandement au maréchal Macdonald, duc de Tarente, l'un de ses lieutenants, dans lequel il plaçait le plus de confiance.

Ce chef se montra digne d'un pareil choix : son corps qui attaquait cette capitale de la Livonie et semblait menacer Saint-Pétersbourg, se signala dans plusieurs occasions ; les combats qu'il livra dans les régions éloignées du principal théâtre de nos opérations, attirèrent sur ce point, et loin de nous, une portion considérable des forces de l'ennemi. La route que ce corps d'armée avait à parcourir n'était point dévastée comme celle que nous devions traverser en partant de Moscou, mais les froids étaient excessifs dans ces régions. — Le duc de Tarente, aux approches de l'hiver, eut soin de prémunir ses troupes contre cette rigueur des éléments, qu'il fallait affronter en se retirant ; des fourrures de peaux de moutons furent distribuées aux soldats, des mesures efficaces furent prises pour assurer la marche des convois et la conser-

vation des chevaux. Aussi le dixieme corps repassa-t-il le Niémen sans avoir laissé en arrière ni un canon, ni un caisson de munitions. Il ramena même jusqu'à Dantzick le parc de grosse artillerie qui avait été destiné pour le siége de la forteresse de Riga.

## Note D (p. 55).

La détermination prise par le général d'York, commandant le contingent prussien, de quitter le corps du duc de Tarente pour entrer en pourparlers avec l'avant-garde russe, et rester en arrière dans une position neutre, exaspéra notre armée. Il est aujourd'hui historiquement démontré que ce général agit contre les ordres du roi Frédéric-Guillaume III. Cet incident, malgré sa gravité, ne fut pas regardé à Paris, d'après l'appréciation réfléchie de l'Empereur, comme un fait concluant en ce qui concernait une rupture complète. Le roi de Prusse fut personnellement de bonne foi lorsqu'il affirma que le corps d'York avait agi sans son ordre. Ce fut trois mois et demi après, que la Prusse

se déclara ouvertement contre nous. Dans cet intervalle, les Russes firent de grands progrès ; ils envahirent plus de la moitié de la monarchie prussienne, et dès le 4 mars, leur avant-garde entrait à Berlin.

A l'époque dont il est ici question, dans les premiers jours de 1813, non-seulement on désavouait à Berlin la conduite de ce corps isolé, mais encore on promettait de former un nouveau contingent. On ne croyait guère sans doute, ni d'une part ni de l'autre, à la réalisation de cette promesse, mais on continuait à en parler verbalement et par écrit. L'Empereur demanda même, vers la fin de janvier, que la Prusse se hâtât d'envoyer du moins deux régiments de cavalerie, à l'armée placée en face des Russes, et sous le commandement du prince Eugène, qui s'acquitta avec autant de dévouement que d'habileté de la tâche qu'il avait à remplir.

L'Empereur fit écrire plusieurs fois pour savoir

si l'organisation du nouveau corps prussien, qu'on lui avait promis, était en voie d'exécution. On pouvait lui répondre en toute sûreté, qu'on s'occupait de levées et d'armements. La Prusse, en effet, faisait de nombreux préparatifs, mais chaque jour on prédisait, avec plus de certitude, qu'elle prenait ses mesures, en nourrissant l'arrière-pensée d'apporter, quand elle serait prête, un poids décisif dans la balance des événements, de quelque côté que se portât sa longue hésitation.

Le comte de Saint-Marsan, ministre de France à Berlin, avait déjà quitté cette résidence pour se rendre à Breslau. Outre la correspondance qu'il continua dans cette capitale de la Silésie, les dépêches de M. Édouard Lefèvre, laissé par lui à Berlin comme chargé d'affaires, définissaient jour par jour l'état de l'opinion publique et les dispositions du gouvernement. La sagacité de ces deux hommes d'expérience et de savoir firent connaître, avec une exactitude scrupuleuse, les transitions successives

qui, en trois mois, changèrent une alliance d'abord loyale, mais tiède et contrainte, en violente inimitié. Comme il arrive souvent en pareille occasion, les deux correspondances diplomatiques simultanées, partant l'une de Breslau, l'autre de Berlin, n'étaient point d'accord dans leur appréciation et leurs prévisions. — Le ministre, le comte de Saint-Marsan, laissait entrevoir l'espérance que le roi de Prusse, frappé de l'immensité de nos préparatifs et de nos ressources, continuerait à marcher avec nous, ou tout au moins s'unirait aux efforts conciliants de l'Autriche; le chargé d'affaires au contraire, M. Édouard Lefèvre, mieux inspiré ou peut-être mieux informé, parce qu'il se trouvait à Berlin, au centre, au foyer des passions déchaînées contre nous en Allemagne, écrivait pour affirmer que le profond ressentiment national prussien, et le réveil du sentiment germanique devaient l'emporter; qu'en un mot, la Prusse était sur le point de se joindre à nos ennemis.

A l'époque de son arrivée à Miedniki, le duc de Bassano ne pouvait que pressentir l'avenir qui se préparait ; le contingent prussien marchait encore avec l'avant-garde de notre dixième corps ; mais dès ce moment notre diplomatie avait eu connaissance des obsessions dirigées à Berlin par la Russie, l'Angleterre et même la Suède. Quant au prince royal régent de Danemark, qui régna depuis sous le nom de Frédéric VI, il repoussa avec fermeté les propositions qui lui furent faites, dès cette époque, par le ministre de Russie à Copenhague.

Dans les circonstances d'alors un ministre vigilant et dévoué avait à considérer quelque chose de plus immédiat et de plus direct que les résultats, possibles mais éloignés, de tant d'instances sans cesse renouvelées. Un mouvement militaire semblable à celui du général d'York pouvait éclater sur un point quelconque de la Prusse que l'Empereur voulait parcourir. Ces observations avaient été développées tout d'abord et à loisir, dans ce

trajet de Miedniki à Wilna; il avait été décidé en définitive qu'en partant de cette ville, il éviterait de traverser le territoire prussien, et se dirigerait non point sur Kœnigsberg et Berlin, mais sur Varsovie et Dresde.

## Note E (p. 66).

Voici quelques renseignements sur les causes multipliées qui firent échouer cet ambassadeur.

Une brochure imprimée à Londres par l'abbé de Pradt, en 1800, avait été envoyée et répandue à Varsovie dès son arrivée. On peut juger par l'extrait que voici, combien de pareils antécédents devaient discréditer auprès des Polonais celui que Napoléon avait chargé de le représenter.

« Le reste de l'Europe, au lieu de s'opposer au « démembrement de la Pologne, devait en presser « l'exécution, et faire terminer d'un seul coup ce

« qui en a demandé trois, et traîna sur un espace « de vingt-trois années.... L'extinction de la Polo- « gne, au lieu d'être une perte pour l'Europe, fut au « contraire une véritable acquisition pour elle et « une confirmation de son équilibre, que les oscil- « lations perpétuelles de ce corps agité ne cessaient « de déranger. »

On comprend qu'un pareil écrit, contenant un jugement aussi malveillant, aussi faux, répandu en Pologne au moment de l'arrivée de son auteur, devenu ambassadeur de Napoléon, devait le mettre en suspicion, rendre inutiles tous ses efforts. Une lettre particulière écrite au prince de Talleyrand, par la princesse Tiszkiewicz, sœur du prince Joseph Poniatowski, s'exprime à cet égard dans les termes suivants :

« L'archevêque de Malines a manqué complétement le but qu'avait eu l'Empereur en le choisis- « sant pour cette grande et belle mission. »

Indépendamment de cet antécéddnt d'une publi-

cation qui le signalait d'avance comme un ennemi de la Pologne, cet ambassadeur n'apporta aucun zèle dans ses fonctions. Lui-même se condamne dans les dépêches qu'il adresse au duc de Bassano, en lui disant qu'il ne se sent nullement capable de s'acquitter des ordres qu'on lui donne. — Il se plaint de ce que son titre d'ambassadeur n'est qu'une fiction sans valeur, puisqu'il est accrédité, non pas auprès d'un souverain, mais près du Conseil général d'une Confédération; il ajoute que ses fonctions incompatibles avec celles d'un ecclésiastique, consistent en détails d'administration militaire auxquels il n'entend rien, en achats de vivres et de fourrages, d'armes et de munitions. Excuse puérile! On n'exigeait pas de lui en effet de s'occuper de ces détails, mais d'en diriger activement l'ensemble, en choisissant, dans le pays, des hommes spéciaux, des administrateurs expérimentés, dont le concours ne lui eut point fait défaut.

Voici quelle était la composition de ce conseil général de la Confédération polonaise :

MM. Zamoiski, Linowski, Ostrowski, Węzyk, Skorkowski, Goloszenski, Badieni, Owidzki, Lubinski et Kozmian, secrétaire.

Ce titre de *confédération* (konfederacya) était emprunté au vocabulaire des années de trouble qui précédèrent la chute de cette monarchie : Napoléon, par égard pour l'Autriche et la Prusse, n'avait pas cru pouvoir rétablir une Pologne indépendante; mais cette Confédération, approuvée par le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, près de laquelle un ambassadeur était accrédité, et qui recevait l'adhésion de beaucoup de Galliciens, était un moyen terme réputé provisoire, et qui, sans satisfaire les Polonais, avait vivement inquiété l'Autriche.

## Note F (p. 85).

Vers le 10 novembre 1812, le prince de Reuss, gouverneur autrichien de la Gallicie, reçut de Vienne une dépêche dans laquelle l'empereur François se plaignait de ce que quelques-uns des fonctionnaires allemands de cette province polonaise s'étaient permis, sur le compte de l'empereur Napoléon et des Français, des propos contraires aux engagements d'alliance et de solidarité active, pris par l'Autriche au début de la guerre de Russie. Cette dépêche désignait une dizaine de personnes, qui furent réprimandées. Deux de ces fonctionnaires furent même congédiés.

Ce fait peut donner une idée exacte des dispositions de la cour d'Autriche et de l'esprit des po-

pulations de l'empire : un fond incontestable d'opposition et de mauvais vouloir de la part de la pluralité des sujets de l'empereur François ; mais dans le cœur de celui-ci, un sentiment flottant entre l'intérêt que devaient inspirer le sort de Marie-Louise, l'avenir du Roi de Rome, et d'un autre côté, d'anciens souvenirs, de vieux ressentiments, l'appréhension de voir les armes françaises obtenir de trop grands succès, pouvant amener tout naturellement le rétablissement du royaume de Pologne.

Le cabinet de Vienne fit toutefois, longtemps encore, de sincères tentatives pour obtenir la paix ; mais dès ce moment, il était chaque jour pressé, harcelé par les instances des émissaires et des agents secrets de nos ennemis. J'ai même su, par une information directe et authentique, que quelques mois plus tard, le comte de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, en sortant du cabinet du prince de Metternich, aperçût sans y faire

attention, dans un premier salon, une personne qui attendait son tour d'audience. Cet inconnu était lord Orford, diplomate anglais, de l'illustre famille des Walpole, l'un des membres marquants du parlement. Il venait là, sans nul doute, pour offrir, d'après la coutume d'alors, une alliance et des subsides. L'activité, l'ardente passion qui dirigeait des menées semblables, si complaisamment tolérées, peut servir à démontrer combien il était urgent que le retour de l'Empereur raffermît des dispositions aussi chancelantes.

## Note G (p. 102).

Nous avons vu qu'en avant de notre armée, à quatorze lieues, une troupe de partisans avait, le 29 novembre, attaqué le duc de Reggio. Voici un autre exemple des nombreuses excursions que les troupes légères ennemies faisaient en avant de notre tête de colonne.

Le corps de la jeune garde avait été laissé à Moscou, dans l'intérieur du Kremlin, palais fortifié des anciens czars. Il y resta six jours, après que l'armée de Napoléon avait déjà commencé sa retraite. Une partie de l'armée russe s'était déjà rapprochée de nous; son chef, le général Wintzingerode, ne sachant pas d'abord si cette immense ville

était complétement évacuée par les Français, s'était borné à y faire pénétrer des reconnaissances de cavalerie. Ce général, accompagné seulement d'un aide de camp, ayant voulu devancer la plus hardie de ses patrouilles de cosaques, s'était porté tout près des murs crénelés de l'antique et vaste citadelle que nous occupions. Égaré dans les rues désertes, et parmi les décombres de la ville incendiée, il s'était trouvé tout à coup au milieu de l'un de nos avant-postes. Ces deux cavaliers couverts de manteaux qui cachaient leur uniforme, avaient d'abord voulu payer d'audace : ils avaient répondu « France » au premier cri de « Qui vive » de notre sentinelle ; mais bientôt reconnus pour ennemis, et cernés par nos voltigeurs, ils avaient dû se rendre.

Ce général en chef du corps d'armée chargé de nous poursuivre quand nous quitterions Moscou, fut conduit sur-le-champ dans l'intérieur du Kremlin, et reçu avec beaucoup de courtoisie par le duc

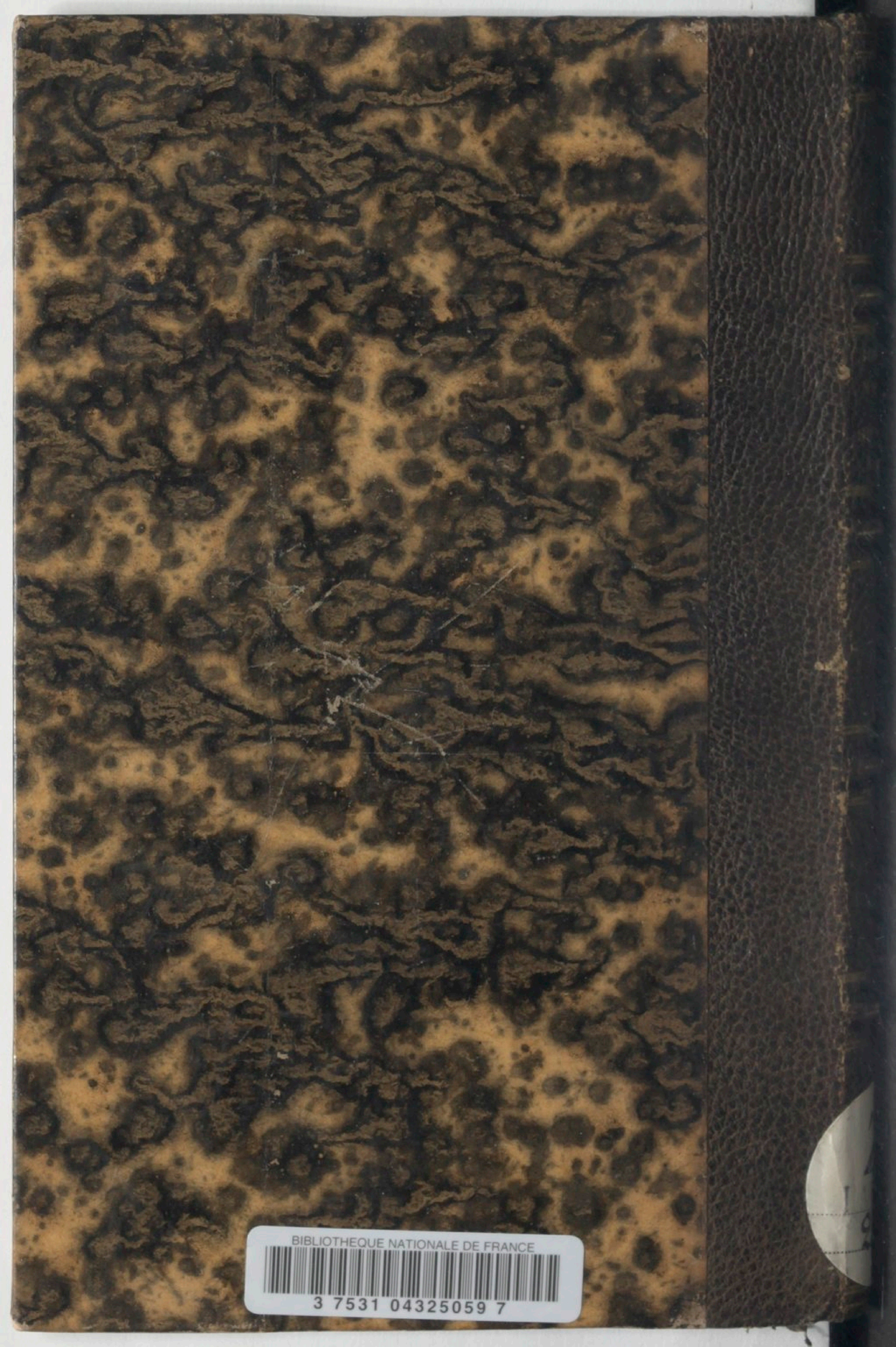
de Trévise. Nos deux prisonniers suivirent en voiture la jeune garde, lorsque, six jours après, elle rejoignit la grande armée de Napoléon. Plus tard, ils marchèrent presque en tête de l'armée en retraite. Cette extrémité d'une colonne qui pouvait avoir une quinzaine de lieues en longueur, était facile à traverser par un corps de partisans, et celui du colonel Tchernicheff en ayant trouvé l'occasion, rencontra par hasard ce général russe, à peine gardé par quelques cavaliers, et ne comptant guère sur sa délivrance. Ce corps de partisans était composé en partie des cosaques de Pantaleïeff; il avait erré pendant toute la campagne très-loin de l'armée de Kutusoff. Je lis même dans un bulletin russe que cette troupe avait, dès le 28 octobre, traversé le Niémen à Kolodezno, et marché pendant plusieurs jours sur le territoire prussien.

# TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. W. REMQUET, et GOUPY Cie, rue Garancière, 5.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04325059 7